

# À GAUCHE EN SORTANT DU CAUCHEMAR

VERS UN CANNIBALISME ÉCLAIRÉ

---

Sébastien WEBER  
*sur une idée*  
d'Élodie COTIN



2023

DA4P



Photo de couverture :  
« Irma, Carla, Norma e le altre »  
Partisanes de Bologne, avril 1944.  
Anonyme.

[contact@da4p.org](mailto:contact@da4p.org)

*Ce texte est protégé par les droits d'auteur, notamment par l'article L121-1 du Code de la propriété intellectuelle. En conséquence, avant son exploitation, de quelque nature qu'elle soit, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur, soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (pour le présent texte, la C<sup>s</sup> du Diable à 4 pattes). Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.*

À GAUCHE  
EN SORTANT DU CAUCHEMAR



*Jogo d'amarelinha  
E a vida quer durar  
Tem um diamante de umbigo  
Cuidado pode quebrar  
Menina pequeninha  
Tonta de tanto chorar  
Teu choro é uma lagoa  
E é lá que eu vou me banhar*

Nazaré PEREIRA



# Sommaire

## ACTE I

|               |    |
|---------------|----|
| Scène 1 ..... | 9  |
| Scène 2 ..... | 19 |

## ACTE II

|               |    |
|---------------|----|
| Scène 1 ..... | 29 |
| Scène 2 ..... | 39 |

## ACTE III

|               |    |
|---------------|----|
| Scène 1 ..... | 59 |
|---------------|----|

## ÉPILOGUE

|                 |    |
|-----------------|----|
| À bâbord! ..... | 66 |
|-----------------|----|

## PERSONNAGES

\*\*\*

|   |                       |
|---|-----------------------|
| JEAN-VINCENT ROBOLLÉ, <i> fils de François Robollé </i> .....   | Jean-Baptiste Carnoye |
| TRIVELINE, <i> compagne de Vendredi </i> .....                  | Élodie Cotin          |
| GÉRARD DUROND-MEAUPERTUI, <i> ministre de la justice </i> ..... | Raphaël Dubois        |
| CAMILLE, <i> femme de Jean-Vincent </i> .....                   | Manon Méli            |
| FRANÇOIS ROBOLLÉ, <i> ploutocrate </i> .....                    | Christian Termis      |
| VENDREDI, <i> compagnon de Triveline </i> .....                 | Franck Rabilier       |
| ROSA, <i> domestique </i> .....                                 | Charline Voinet       |

## ACTE I

### *Naufrage et conséquences*

#### SCÈNE 1

TRIVELINE, VENDREDI. CAMILLE, JEAN-VINCENT. ROSA, GÉRARD.  
FRANÇOIS.

*Sur l'île au bord de la falaise d'une part, sur le pont du yacht d'autre part.*

TRIVELINE. – Il y a du vent aujourd'hui.

VENDREDI. – Oui. Ça sent la tempête. Nous ferions mieux de rentrer nous mettre à l'abri.

TRIVELINE. – Attends, attends, c'est tellement beau. Regarde ces nuages, regarde ces vagues, on croirait que le ciel et la mer se sont empoignés comme des lutteurs de foire et que c'est au premier qui renversera l'autre.

VENDREDI. – C'est beau, mais c'est dangereux.

TRIVELINE. – Allons, les tempêtes sont dangereuses, mais elles nous aiment bien. N'est-ce pas qu'elles nous aiment bien ? Souviens-toi, nous avons quitté ce monde imbécile qui nous faisait souffrir...

VENDREDI. – Oui, je me souviens. Tu as dit...

TRIVELINE. – « On s'en va. »

VENDREDI. – J'ai dit : « Par où ? »

TRIVELINE. – « Par là. »

VENDREDI. – « Par là ? À gauche ? »

TRIVELINE. – À gauche toute, sans arrêt jusqu'à la mer. Nous sommes partis sans savoir où nous allions, sans même savoir naviguer, et voilà qu'une tempête, une belle tempête, une tempête magique, nous a fait faire naufrage et nous a poussés sur cette île.

VENDREDI. – Nous aurions pu tout aussi bien mourir.

TRIVELINE. – Oui. Mais non. Et cette île est un paradis. Pas de téléphone, pas d'internet, pas de radio, pas de télé. Pas d'éditorialiste, pas de gouvernement, pas de police. Pas de masculinistes, pas de néonazis, pas de complotistes. Personne pour te mettre la main aux fesses dans le métro. Pas de métro !

VENDREDI. – Pas de voiture.

TRIVELINE. – Pas de pétrole.

VENDREDI. – Pas de marché.

TRIVELINE. – Pas de misère.

VENDREDI. – Pas d'argent.

TRIVELINE. – Pas de milliardaire.

VENDREDI. – Quelle paix !

TRIVELINE. – Le paradis, te dis-je. Ça vaut bien une petite tempête de temps en temps, le paradis, non ? Depuis qu'on est ici, moi, c'est bien simple, je revis. La mer, le ciel, un morceau de terre vierge, des oiseaux, des poissons, des fruits, toi, moi, nous deux, le paradis.

VENDREDI. – Oui, n'empêche que je n'aimerais pas être en mer en ce moment.

TRIVELINE. – Tout s'est assombri d'un coup. Les vagues sont énormes, les vagues sont monstrueuses, le ciel crache des éclairs. Ah, c'est superbe !

VENDREDI, *observant avec les jumelles*. – Ça devient vraiment vilain. Regarde, là-bas.

TRIVELINE. – Là, à l'horizon ? Qu'est-ce que c'est ? Un voilier ?

VENDREDI. – Non, plus gros... Ça ressemble à... À un yacht.

TRIVELINE, *ironique*. – Un yacht ? Ô, mon dieu, un yacht dans la tempête, comme c'est triste.

VENDREDI. – Il est vraiment en difficulté.

TRIVELINE. – Ah, c'est tellement affreux. (*Inquiète.*) Mais dis donc, il semblerait que le courant l'entraîne par ici, non ?

VENDREDI. – On dirait, oui.

TRIVELINE. – Ah non, hein ! Pas de yacht sur mon île sauvage !

VENDREDI, *tâchant de lire le nom du yacht sur sa coque*. – Il bat pavillon caïmanais... Le... Le Pa... Le Pa...

TRIVELINE. – Le Pa, le Pa quoi ? Pacha ? Palmipède ?

VENDREDI. – Ah, je vois des gens sur le pont. Un homme, une femme...

TRIVELINE. – Qu'est-ce qu'ils font ?

VENDREDI. – Je ne sais pas. Ils ont l'air de...

TRIVELINE. – Ils ont l'air de quoi ?

VENDREDI. – Ils ont l'air se disputer.

TRIVELINE. – De se disputer ?

VENDREDI. – Attends, attends, j'essaie de lire sur leurs lèvres...

TRIVELINE. – De si loin ? Tu as de bons yeux, tu sais. Alors, qu'est-ce qu'ils disent ?

VENDREDI. – Ils disent... Ils disent...

*Le yacht entre avec, sur le pont, Camille et Jean-Vincent.*

JEAN-VINCENT. – Camille, tu vas te dépêcher un peu, oui ? Mon père nous attend pour le dîner.

CAMILLE. – Non, Jean-Vincent, écoute, je ne me sens vraiment pas bien...

JEAN-VINCENT. – Quoi ?

CAMILLE. – Je suis malade, je suis malade comme un chien, il faut que je m'allonge...

JEAN-VINCENT. – Malade ? De quoi encore ?

CAMILLE. – Le mal de mer ! Ça tangué, ça tangué tout le temps, je n'en peux plus...

JEAN-VINCENT. – Le mal de mer ! Tu te fiches de moi ?

CAMILLE. – Eh bien, non, j'ai le mal de mer. (*Prise de nausée.*) Ah !

JEAN-VINCENT. – Le mal de mer ! Quand ce n'est pas le mal de mer, ce sont tes règles, quand ce ne sont pas tes règles, c'est la migraine, quand ce n'est pas la migraine, c'est l'endo... L'entro... Le, la, le machin, là...

CAMILLE. – L'endométriase. C'est une vraie maladie, tu sais...

JEAN-VINCENT. – C'est ça, étale ta science, en plus. Ah, je ne sais pas ce qui met retient de te...

CAMILLE, *prise de nausée.* – Ah !

JEAN-VINCENT. – Ah ça, quand il s'agit de faire la maligne sur les plateaux de télévision, ça, il y a du monde, et la femme par ci, et la femme par là, et l'égalité, et patati et patatère, mais un dîner de croisière sur le yacht familial, ça, alors là, non, impossible, plus personne !

CAMILLE. – Jean-Vincent, ne te mets pas en colère, je t'en prie... Je vais venir, je vais... (*Prise de nausée.*) Ah...

JEAN-VINCENT. – Ah, décidément, tu n'es pas sortable.

CAMILLE. – Je suis désolée, Jean-Vincent, vraiment... Je crois qu'il vaut mieux que j'aie me coucher... (*Prise de nausée.*) Ah !

JEAN-VINCENT. – Pouah ! Allez, c'est ça, rentre, va te coucher, on réglera ça plus tard. Et puis retire cette robe avant de la souiller. De toute façon, tu boudines dedans.

CAMILLE, *prise de nausée en se précipitant dans sa cabine.* – Ah !

*Jean-Vincent quitte le pont en maugréant. Retour à la falaise.*

TRIVELINE. – Il a vraiment dit tout ça, tu es sûr ?

VENDREDI. – C'est bien ce que j'ai lu sur leurs lèvres.

TRIVELINE. – Mais quel choléra, ce type ! Comment peut-on tenir des propos pareils après Olympe de Gouges, après Simone de Beauvoir ?

VENDREDI. – Ah, on voit mieux le nom du yacht... Le Pa... Le Pamo...

TRIVELINE. – Pamodron ? Pamoshpère ?

VENDREDI. – Ah, voilà encore quelqu'un !

TRIVELINE. – Qui ?

VENDREDI. – Une domestique, apparemment, elle porte un plateau... Un vrai numéro d'équilibriste avec cette houle. Et là, quelqu'un d'autre...

TRIVELINE. – Qui ?

VENDREDI. – Un homme. Un homme qui se met en travers de sa route...

TRIVELINE. – Mais lis, lis donc, lis sur leurs lèvres !

*Sur le pont du yacht entrent, donc, Rosa et Gérard.*

GÉRARD. – Ah, te voilà, petite coquine ! Je savais bien que tu me trouverais.

ROSA, *effrayée.* – Ah ! ¡Por la virgen, otra vez este cerdo lascivo !

GÉRARD. – Ah, j'aime ta langue exotique et charnue, mi bonita ! Ton instinct de femelle latina t'aura guidée vers moi aussi sûrement que la lice à son mâle. Viens-là, viens-là, petite.

ROSA. – Non, monsieur, je ne peux pas...

GÉRARD. – Comment, tu ne peux pas ?

ROSA. – Le dîner, il faut que je serve le dîner.

GÉRARD. – Le dîner ? Le dîner attendra. Allons, dis-moi que tu n'as pas envie.

ROSA. – Non, monsieur, je n'ai pas envie, vraiment, et je n'ai pas le temps. Laissez-moi passer, s'il vous plaît.

GÉRARD. – Ah, l'impétueuse enfant, si jeune et déjà si femme, tu sais si bien dire oui en disant non. C'est ta manière de m'exciter, hein, n'est-ce pas, petite Lolita des favelas ? Ha ha !

ROSA. – Mais pas du tout, monsieur ! Mon plateau, monsieur, il va se renverser.

GÉRARD. – Ça tangué, hein, ça remue ? Le roulis, c'est bon pour les hanches, les hanches bien rondes et bien dodues sous l'uniforme ! Ha ha !

ROSA. – ¡Dios ayúdame ! Non, monsieur, non ! ¡Que gran babosa viciosa !

GÉRARD. – Hmm, ah, et ces petits nénéés ! Ah, ces tétins mignonnets !

ROSA. – ¡Ay de mí ! Lâchez-moi, monsieur, lâchez-moi tout de suite ! Laissez-moi passer !

GÉRARD. – Te laisser passer ? Mais oui, tout de suite, mademoiselle, je vous en prie, mademoiselle, à vos ordres, mademoiselle.

ROSA, *méfiante*. – Merci, monsieur.

GÉRARD. – Au prix d'un baiser ! Un baiser là, là, ici, là. Allez, allez, un petit bécot, donne un bécot ! (*Une vague déséquilibre Gérard. Rosa en profite pour fuir.*) Où est-elle ? Où est-elle ? En chasse, mon Gégé ! (*À l'attention de Rosa.*) N'oublie pas que c'est moi qui ai ton passeport ! Ha ha ha !

*Camille passe la tête par l'entrebâillement de sa cabine.*

CAMILLE. – Rosa ? Rosa ? Ah, c'est vous Gérard...

GÉRARD. – Oh, eh bien, Camille, comment allez-vous? Vous êtes toute verte.

CAMILLE. – Si vous voyez Rosa, pouvez-vous lui demander de m'apporter une tisane, un antiémétique, n'importe quoi contre le mal de mer?

GÉRARD. – Rosa? Mais oui, j'y cours! Ventre à terre.

CAMILLE. – Merci, Gérard, vous êtes bien aimable. (*Prise de nausée.*) Ah!

*Camille referme la porte.*

GÉRARD, *quittant le pont, appelant en chantonnant.* – Toc toc toc, qui va là? Toc toc toc, c'est moi, c'est moi... Miam miam miam, petite Rosa... Miam miam miam, c'est moi, c'est moi... Qui veut ses papiers? Qui veut son passeport?

*Retour à la falaise.*

TRIVELINE. – Tu es sûr que tu as bien lu?

VENDREDI. – Ma foi, quelques petites subtilités m'ont peut-être échappé, mais dans l'ensemble...

TRIVELINE. – Non, mais quel goret, quel pourceau, quel cochon! À croire qu'il vit encore au xx<sup>e</sup> siècle!

VENDREDI. – Sa tête... Sa tête me rappelle quelque chose...

TRIVELINE. – Une charcuterie?

VENDREDI. – Non, non...

TRIVELINE. – 1933, une brasserie munichoise?

VENDREDI. – Mais non, non! Cet avocat, là, celui qui est devenu ministre...

TRIVELINE. – Tu veux dire Du...?

VENDREDI. – Oui!

TRIVELINE. – Durond...?

VENDREDI. – Oui, lui !

TRIVELINE. – Durond-Meupertui ? Gérard Durond-Meupertui ?

VENDREDI. – Oui, c'est lui ! Le ministre de la justice.

TRIVELINE. – Nom de dieu ! Le ministre de la justice... C'était l'avocat de... Mais alors, ce yacht, c'est...

VENDREDI, *tâchant de lire le nom du yacht*. – Le Pa... Mo... La !

TRIVELINE. – Le Pamola... C'est le yacht de...

*François apparaît sur le pont et s'adresse au capitaine, invisible.*

FRANÇOIS. – Foi de Robollé, le Pamola ira droit devant. Vous m'entendez, capitaine ? Droit devant ! Il est hors de question de perdre trois ou quatre jours pour éviter un bête petit orage. J'ai un emploi du temps chargé. Douze ministres des finances m'attendent comme le messie pour recevoir mes instructions. Comment ? Quoi ? Des récifs ? Si les pharaons avaient cru aux récifs, il n'y aurait pas de pyramides, capitaine, et c'est un bâtisseur d'empire qui vous le dit. Je suis Breton, vous m'entendez ? Breton de père en fils et même de mère en fils. Et je suis un Robollé. Pendant des siècles, les Robollé ont sillonné les océans, dompté les flots, soumis les alizés. Du petit port de Coëtplocploëc à la côte africaine et de la côte africaine aux plantations des Amériques, ils ont façonné le monde tel que vous le connaissez pendant que leurs femmes brodaient des coiffes en dentelle. Si vous avez du café dans votre tasse et du sucre dans votre café, c'est grâce à eux. Leur sang coule dans mes veines et mon sang se rit de ces vaguelettes et de ces petits cailloux qui vous effraient. Je crois en Dieu, capitaine, mais surtout, Dieu croit en moi. Faites comme lui. Déployez les bonnettes, assurez les grelins, étarquez, choquez — bref, la marinade au grand complet. Droit devant ! Comment ? Oui, à mes ordres, c'est ça, à mes ordres. Et ma belle fille ? Où est ma belle-fille ? Quand je dis à table, c'est à table. Et Gérard ? Et la bonniche ? (*Appelant.*) Jean-Vincent ! Va me chercher tout ce petit monde. Quand je dis à table, c'est à table. À table !

TRIVELINE. – Robollé ! L'archi, l'ultra, le méga, le maxi-milliardaire...

VENDREDI. – Droit devant ? C'est une folie !

JEAN-VINCENT, *apparaissant sur le pont, après un coup d'œil à la mer.* – Euh, papa, tu es sûr, là, pour les récifs, parce que là, j'ai l'impression que...

FRANÇOIS. – Tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi ? Qu'est-ce que vous avez tous avec vos récifs et vos embruns ? Commence par tenir ta femme avant de venir me parler de récifs. (*À la cantonade, en quittant le pont.*) À table !

JEAN-VINCENT, *suisant son père après un autre coup d'œil à la mer.* – Non mais, là, papa, je pense vraiment que...

TRIVELINE. – L'homme le plus riche du monde, l'ami du président...

VENDREDI. – Une folie ! Le yacht va s'éperonner !

*Le yacht percute un récif et commence de chavirer.*

FRANÇOIS & JEAN-VINCENT, *en coulisses.* – Ah !

TRIVELINE. – Le pollueur en chef, l'éradicateur de forêts...

VENDREDI. – La coque est éventrée !

CAMILLE, *sortant de sa cabine.* – Cela n'en finira-t-il donc jamais ? (*Prise de nausée.*) Ah !

TRIVELINE. – L'incarnation même du patriarcat réactionnaire...

VENDREDI. – L'eau s'infiltré partout !

*Entre Rosa.*

ROSA, *à Camille.* – Votre tisane, madame, vite, madame, au canot de sauvetage !

*Rosa donne sa tisane à Camille et prépare le canot de sauvetage.*

TRIVELINE. – Tout ce que nous avons fui...

VENDREDI. – Le navire commence de piquer du nez !

CAMILLE, *buvant sa tisane.* – Au canot de... ?

ROSA. – De sauvetage, madame, nous coulons, madame !

CAMILLE, *prise de nausée*. – Ah !

TRIVELINE. – Sur mon île...

VENDREDI. – C'est la fin, il va sombrer !

ROSA. – Par ici, madame !

TRIVELINE. – Mon île sauvage !

VENDREDI. – S'enfoncer dans les abysses !

*Entre Gérard.*

GÉRARD. – Poussez-vous, place, place, laissez-moi passer, on coule, on coule !

*Gérard pousse Camille et Rosa pour monter dans le canot. Entre Jean-Vincent, tirant François puis le forçant à prendre place dans le canot de sauvetage.*

JEAN-VINCENT. – Viens, papa, viens, je te dis, nous coulons !

GÉRARD. – François, nom d'un chien, grimpe dans cette barque !

*François, tiré par Gérard et Rosa et poussé par Jean-Vincent, finit par prendre place dans le canot.*

FRANÇOIS. – Vous n'êtes vraiment qu'une bande de couilles molles !

*Le canot est mis à flot.*

TRIVELINE. – C'est un cauchemar !

VENDREDI. – Mais, et le capitaine et les matelots alors ?

ROSA. – Et les matelots ? Le capitaine ?

JEAN-VINCENT. – On a des assurances pour ça, elles nous rembourseront. Ramez, ramez donc !

ROSA. – Santa María, madre de mios, ruega por nosotros, pecadores, ahora y en la hora de nuestra muerte...

CAMILLE, *prise de nausée*. – Ah!

*Rosa rame. Le yacht sombre complètement. La tempête redouble. Le canot est chaviré à l'approche de l'île.*

TOUS LES OCCUPANTS DU CANOT. – Ah!

VENDREDI. – Ils nagent vers la plage! Allons porter secours à ces malheureux!

TRIVELINE. – Ces malheureux? Ces malheureuses, oui!

*Triveline et Vendredi sortent.*

## SCÈNE 2

TRIVELINE, VENDREDI, CAMILLE, JEAN-VINCENT, ROSA, GÉRARD, FRANÇOIS.

*Sur l'île, après la tempête, là où vivent Triveline et Vendredi. Les cinq naufragés, enveloppés dans des couvertures, n'ont pas encore repris connaissance. Camille et Rosa sont installées d'un côté, les trois hommes d'un autre. Triveline, pensive, se tient penchée sur François. Entre Vendredi, revenant d'avoir récupéré et caché le canot de sauvetage.*

VENDREDI. – Pfou, ça y est, j'ai récupéré le canot. Il est intact. Et je l'ai bien caché, comme tu as dit. La tempête a fait de sacrés dégâts, on ne compte plus les arbres arrachés. Il y a un cachalot échoué à la pointe de la plage. Ah, je crains fort que maman bonobo n'ait été tuée par une branche... J'ai récupéré les petits... Et puis le Pamola a rejeté du mazout, il y en a partout...

TRIVELINE, *absorbée dans sa réflexion, n'écoutant Vendredi que d'une oreille*. – Hmm...

VENDREDI. – Personne n'a repris connaissance ? Ils sont drôlement sonnés, dis donc. Qu'est-ce que tu fais ?

TRIVELINE. – Hum...

VENDREDI. – Bon, tu réfléchis à ce que je vois...

TRIVELINE, *à propos de François, réfléchissant, pour elle-même.* – Tranches ? Rondelles ? Morceaux ?

VENDREDI. – Hein ? (*Comprenant un peu de traviolle et évaluant la masse corporelle de François.*) Ah, mais comme tu veux, comme tu veux. On peut peut-être en faire griller une partie, en sécher une autre et garder le reste pour un ragoût ? (*Pour lui-même.*) De la viande, dis donc, ça fait longtemps, de la viande !

TRIVELINE, *réfléchissant, pour elle-même.* – Hmm... Oui...

VENDREDI. – Oui, chic ! Ça va nous changer du poisson. Je vais faire du feu.

TRIVELINE, *idem.* – Hmm... Non.

VENDREDI. – Non ? Crue ? Vraiment ?

TRIVELINE, *idem.* – Non, non...

VENDREDI. – Ah, je préfère ça. Mais comment alors ?

TRIVELINE, *idem.* – J'ai une meilleure idée.

VENDREDI. – Fumée ?

TRIVELINE, *idem.* – Oui... Oui, voilà... Voilà...

VENDREDI. – C'est vrai que c'est bon, ça, la viande fumée. Donc, je fais du feu.

*Vendredi commence de préparer un foyer. Triveline se dirige vers la « cabane ».*

TRIVELINE. – Tu te souviens, *L'île des esclaves* ?

VENDREDI. – C'est un livre de cuisine, ça ?

TRIVELINE. – Mais non, qu'est-ce que tu racontes ? La pièce de Marivaux. Tu ne l'as pas étudiée à l'école ?

VENDREDI. – Euh, non, pas que je me souviene. J'ai étudié *Le lion, L'étranger, Robinson Crusoé, 1984...*

TRIVELINE. – *Robinson Crusoé* ? Ça ira très bien dans le tableau. Pourquoi fais-tu du feu ?

VENDREDI. – Eh bien pour...

TRIVELINE, *sans écouter la réponse.* – Viens plutôt m'aider. (*Vendredi et Triveline tirent le coffre, dont Triveline sort une toge et quelque chose qui fasse office de coiffe.*) Je serai Triveline et toi Vendredi.

VENDREDI. – Vendredi ? Triveline ?

TRIVELINE. – Vendredi de *Robinson* et Trivelin de *L'île des esclaves*. Enfin, Trivelin au féminin. J'accommode un peu la pièce, je fais avec ce que j'ai.

VENDREDI. – Ah oui, comme ta purée banane-rutabaga ?

TRIVELINE. – En quelque sorte. Je suis la reine de cette île et tu es... Tu es... Mon grand vizir.

*Triveline vêt Vendredi en vizir.*

VENDREDI. – Ton grand vizir ? Je ne comprends plus très bien...

*Triveline passe le costume de Triveline et passe un bâton à la ceinture de Vendredi.*

TRIVELINE. – Nous allons jouer un tour à ces vilains butors.

VENDREDI. – Un tour ? Parce que finalement, on ne le... ?

TRIVELINE, *sans écouter Vendredi.* – J'ai bien réfléchi. On ne peut décemment pas s'abaisser à zigouiller les gens uniquement parce qu'ils sont d'ignobles

exploiteurs, d'abominables égoïstes, de redoutables prédateurs et de sinistres imbéciles, n'est-ce pas ?

VENDREDI. – Euh, non, enfin oui, enfin non, enfin...

TRIVELINE. – En revanche, leur donner une petite leçon, ça, on peut.

VENDREDI. – D'accord. Donc, j'éteins le feu ?

TRIVELINE. – Oui. D'ailleurs, je ne sais même pas pourquoi tu as allumé un feu.

VENDREDI. – Non, rien, je croyais... Un malentendu...

TRIVELINE. – Ah, les deux jeunes femmes se réveillent. Je vais m'entretenir avec elles à l'écart. Tiens ces trois-là sous bonne garde. Quand ils se réveilleront, abstiens-toi de parler, contente-toi d'être imposant et de les empêcher de se faire la malle, je n'en ai pas pour longtemps. (*À Camille et Rosa qui reprennent connaissance.*) Mes amies, vous êtes sauvées.

CAMILLE. – Où suis-je ?

ROSA. – Qui êtes-vous ?

TRIVELINE. – Venez, suivez-moi, je vais tout vous expliquer.

CAMILLE. – Tout nous expliquer ? Mais... (*Avisant Rosa.*) Ah, Rosa, tu es là ! Comme je suis heureuse, j'ai tellement mal au cœur, il te reste un peu de tisane ?

ROSA. – Non, madame, moi aussi, je suis heureuse que vous soyez en vie...

TRIVELINE. – Venez !

*Rosa et Camille se laissent entraîner à l'écart par Triveline, qui les entretient l'une et l'autre. Gérard, Jean-Vincent et François reprennent connaissance à leur tour.*

GÉRARD. – Oh, ma tête ! Oh, mes os ! Que m'est-il arrivé ?

JEAN-VINCENT. – Nous nous sommes fait rouler dessus par un train de marchandises, je ne vois pas d'autre explication... Ah, mais papa ? Où est papa ? (*Découvrant François.*) Papa, dieu soit loué !

FRANÇOIS. – Nous avons chaviré, bande d'idiots, à cause de ce capitaine incompétent.

GÉRARD. – Ah oui, la tempête !

JEAN-VINCENT. – Le naufrage !

FRANÇOIS. – Et la mer nous aura roulés jusqu'à cette... Mais nous ne sommes pas sur une plage. Voilà qui est étrange.

GÉRARD, *découvrant Vendredi, effrayé.* – Ah, là, regardez !

JEAN-VINCENT. – Un sauvage !

GÉRARD. – Un indigène !

JEAN-VINCENT. – Un autochtone !

FRANÇOIS. – Tout s'explique. C'est cette espèce de hippie hawaïen qui nous a transportés jusqu'ici. (*À Gérard et Jean-Vincent.*) Laissez-moi faire. (*À Vendredi,*) How are you, mon brave ? Do you speak english ? We need to make a phone call. It's an emergency. Do you have a phone ? A radio ? Internet ? Computer ?

JEAN-VINCENT, *à Vendredi.* – Smoke signals, maybe ?

GÉRARD, *à Vendredi.* – Tam tam, you know ? Tam tam ?

FRANÇOIS. – Do you understand something ?

*Silence.*

GÉRARD. – Il a l'air complètement demeuré, ce zigoto. Je vais voir s'il n'y a pas plus éveillé par là...

*Gérard va pour s'éloigner, Vendredi brandit son bâton.*

JEAN-VINCENT. – Horreur, il est armé !

GÉRARD. – Ah! (*À Vendredi.*) Du calme, du calme, mon ami, je ne vais nulle part, je ne bouge pas! (*À part.*) C'est qu'il a tout du cannibale, ce kanak!

*Entrent Triveline, en majesté, flanquée de Rosa et Camille.*

JEAN-VINCENT, *avisant Camille.* – Ah, tu es là, toi! Où est-ce que tu étais passée?

GÉRARD. – Ma petite Rosa!

FRANÇOIS. – Ma bru! La bonniche!

*Jean-Vincent veut s'élançer vers Camille, mais Triveline fait un geste à Vendredi, qui brandit son bâton et stoppe Jean-Vincent.*

TRIVELINE. – Je suis Triveline, reine de l'Île des Esclaves, et voici Vendredi, mon grand vizir.

FRANÇOIS. – Mes hommages, madame, et merci pour votre sauvetage et votre accueil, tout à fait providentiels. Nous sommes fort pressés. Auriez-vous l'amabilité de...

*D'un geste, Triveline indique à Vendredi de faire taire François.*

TRIVELINE. – Nous sommes les descendants des esclaves révoltés contre ceux qui les voulaient vendre comme des marchandises...

FRANÇOIS. – Tout cela est fort intéressant, madame, mais nous ne sommes pas des touristes, et...

*D'un geste, Triveline indique à Vendredi de faire taire François.*

TRIVELINE. – Comme des marchandises à l'autre bout du monde. La première loi qu'édicèrent nos ancêtres disait que la vie serait ôtée à tous les esclavagistes que le hasard des naufrages conduirait à ces rivages...

GÉRARD. – Ouf, nous ne sommes pas concernés. (*À François, légèrement anxieux.*) N'est-ce pas, François? Hein? (*À Triveline.*) Pardon, madame.

TRIVELINE. – L'esprit de vengeance soufflait sur cette loi. Cet esprit s'apaisa et laissa place à la raison, qui enfanta une loi plus douce. Les esclavagistes

ne seraient plus tués, mais jetés en esclavage à leur tour pour mesurer toute la cruauté que le lucre leur faisait infliger à celles et ceux dont ils faisaient commerce. L'asservissement durait trois années au terme desquelles, si la leçon avait porté ses fruits, les anciens maîtres pouvaient à leur guise ou regagner leur patrie ou s'établir sur cette île...

JEAN-VINCENT. – Et dans le cas contraire ?

TRIVELINE. – La douceur a ses limites. (*Sur un geste de Triveline, Vendredi mime une mise à mort, provoquant divers mouvements de glotte chez Gérard et Jean-Vincent.*) Les années passèrent et l'esclavage fut aboli, mais la soif de liberté et de justice qui animait nos ancêtres ne s'éteignit jamais et nous, leurs enfants, l'éprouvons toujours.

FRANÇOIS, *n'y tenant plus*. – Madame, excusez-moi, mais nous avons seulement besoin d'un téléphone, pas d'un laïus passéiste sur les méfaits, au reste tout relatifs, de l'esclavage !

*D'un geste, Triveline indique à Vendredi de faire taire François.*

TRIVELINE. – Sachez, monsieur, qu'il n'y a sur l'île des Esclaves ni téléphone, ni radio, ni internet...

FRANÇOIS. – Comment ?

GÉRARD, *considérant Vendredi*. – François, tu ferais mieux de te...

FRANÇOIS, *à Gérard*. – Enfin, on peut être esclave sans renoncer à la modernité, tout de même !

TRIVELINE. – Et qu'à votre prochaine interruption, je demande à Vendredi de vous couper la langue.

FRANÇOIS. – Ah, voilà, on ne peut plus rien dire !

JEAN-VINCENT. – Papa ! Chut !

GÉRARD. – François !

TRIVELINE. – Je poursuis.

JEAN-VINCENT. – Poursuivez, oui...

GÉRARD. – S'il vous plaît.

FRANÇOIS, *à part à Jean-Vincent et Gérard.* – Couilles molles.

TRIVELINE. – Ayant mis bas l'esclavagisme, nous nous attaquâmes au pire fléau que l'humanité ait jamais eu à affronter...

FRANÇOIS, *à part.* – Les syndicats ? Le fisc ?

JEAN-VINCENT. – Papa !

GÉRARD. – François !

TRIVELINE. – À l'ennemi redoutable lové tel un cancer dans les tissus les plus intimes de l'histoire humaine...

FRANÇOIS. – La prostatite ?

TRIVELINE. – Le patriarcat !

FRANÇOIS. – Seigneur, nous sommes tombés aux mains d'une secte féministe !

JEAN-VINCENT. – Papa !

GÉRARD. – François !

FRANÇOIS. – De féministes wokistes !

*Gérard et Jean-Vincent bâillonnent François de leurs mains.*

TRIVELINE, *après un soupir d'exaspération, très en colère.* – Bref. Nous avons éradiqué le patriarcat du sein de notre communauté et, forts de notre succès, nous avons remis la loi de nos ancêtres au goût du jour. Les naufragés mâles que le hasard conduit sur notre île devront se soumettre à la domination des naufragées femelles pour endurer les rigueurs patriarcales, et ce pour une durée approximative laissée à mon appréciation. Au terme de cette épreuve, si la leçon a porté ses fruits, mâles et femelles pourront regagner leur patrie ou bien

s'établir sur cette île et, dans le cas contraire, je vous rappelle que la douceur a des limites, la mienne tout particulièrement. C'est clair ?

*Mouvements de glotte pour Jean-Vincent et Gérard.*

JEAN-VINCENT & GÉRARD. – Très clair.

TRIVELINE, à Gérard. – Vous !

GÉRARD. – Oui !

TRIVELINE. – Vous serez sous la domination de Rosa.

GÉRARD. – Oui !

TRIVELINE, à Jean-Vincent. – Et vous...

JEAN-VINCENT. – Oui !

TRIVELINE. – Sous celle de Camille.

JEAN-VINCENT. – Oui !

TRIVELINE, à François. – Quant à vous...

FRANÇOIS, se débattant et se libérant de l'emprise de Gérard et Jean-Vincent. – Quoi, moi ? Vous croyez que vous m'impressionnez, espèce de sorcière du dimanche, avec votre papou de fête foraine ? Vous ne dupez personne avec vos références théâtrales. Un coup de téléphone et je vous expédie en...

*Gérard et Jean-Vincent font ce qu'ils peuvent pour réduire François au silence.*

TRIVELINE, à Vendredi. – Vendredi, mon vizir, bâillonne-moi cet énergu-mène, et ligote-le bien serré, avant que je ne le transforme en chair à pâté.

VENDREDI. – En chair à pâté ? Ah bon, parce qu'en définitive, on... ?

TRIVELINE. – Bâillonne-le ! Et fermement, s'il te plaît. J'aviserais tantôt du sort que je lui réserve.

VENDREDI. – Bon, bon. Je le bâillonne...

*Vendredi ligote François qui proteste impuissant.*

**FRANÇOIS**, *avant d'être réduit au silence, à Vendredi.* – Couille molle !

**TRIVELINE**, *à Gérard et Jean-Vincent.* – Messieurs, la leçon commence sur le champ. Vous êtes prévenus, Vendredi se tient dans l'ombre, prêt à parer toute tentative de votre part contre vos maîtresses. (*À Rosa et Camille.*) Rosa, Camille, disposez d'eux comme bon vous semblera.

**ROSA**, *considérant Gérard.* – Comme bon nous semblera...

**CAMILLE**, *considérant Jean-Vincent.* – Comme bon nous semblera...

*Triveline sort.*

**VENDREDI**, *sortant avec François.* – Chair à pâté, pas chair à pâté... Je n'y comprends plus rien, moi.

## ACTE II

### *Les leçons*

#### SCÈNE 1

GÉRARD, ROSA, CAMILLE, JEAN-VINCENT, VENDREDI.

*Camille et Rosa arpentent la scène, tout à leur réflexion. Gérard et Jean-Vincent se trouvent sous la garde de Vendredi.*

GÉRARD, *bas*. – Regarde-les. Ça fait dix minutes qu'elles tournent en rond. On dirait deux poules enragées qui se demandent quoi faire de leurs dents.

JEAN-VINCENT, *idem*. – Quand on sait que les poules descendent du tyrannosaure...

GÉRARD. – Je te jure que s'il n'y avait pas ce barbare enturbanné pour nous avoir à l'œil, ça chanterait une autre chanson.

JEAN-VINCENT. – Oui, mais justement, il est là, alors tiens-toi à carreau.

CAMILLE, *pour elle-même*. – Dix ans. Dix ans d'études. Deux thèses, un doctorat, les félicitations du jury. Pianiste accomplie, cavalière émérite. Spécialiste des relations sino-américaines. Conseillère au ministère des affaires étrangères. Et je ne sais pas. Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas quoi faire pour lui rendre la monnaie de sa pièce. Trois ans de mariage, six côtes cassées, le poignet fracturé, des baffes et des torgnoles, des coups, des bleus, les cris, les insultes, les crachats, le mépris. J'ai menti aux pompiers, aux médecins, à la police. C'est l'escalier, la porte, le tabouret, la caisse du chat, je suis si maladroite, mais tout va bien, tout va bien, pardon pour le dérangement, je serai plus prudente à l'avenir. Comment en suis-je arrivée là ?

ROSA, *idem*. – J'ai quitté mon pays pour échapper à l'usine, aux narcotrafiquants, aux proxénètes, aux flics véreux, pour que ma mère ne passe pas le reste

de sa vie à chercher mes ossements au milieu des terrains vagues, j'ai quitté mon pays, j'ai traversé l'océan, j'ai appris le français, j'ai travaillé nuit et jour, jour après jour, des mois durant, et enfin, enfin cette place, mieux payée que les autres, grande famille, beau quartier, maison de maître, je vais pouvoir souffler un peu. Et je tombe sur ce hijo de la gran mierda del culo de Satanás! « Je garde tes papiers, c'est plus prudent. Et sois gentille à présent. » La honte, la douleur, le dégoût! Ah!

CAMILLE. – Toi non plus?

ROSA. – Madame?

CAMILLE. – Toi non plus, tu ne sais pas comment ...?

ROSA. – Oh si, madame, oh si, je sais, je sais comment, mais c'est que...

CAMILLE. – Tu ne peux pas?

ROSA. – Hé non! Hé non! Dès que j'y pense, je vois ma mère et le curé du village, là, devant moi: « Ne fais pas ça, Rosa, tu irais en enfer! Pardonne-lui, il se repentira, dieu te récompensera. »

CAMILLE. – Et moi, c'est mon père, la voix de mon père: « Tiens-toi droite. Ne cours pas. Ne réponds pas. Ferme la bouche. Serre les jambes. Sois tranquille. Reste sage. Et n'embête pas ton frère. »

ROSA. – Por dios, on nous a bien dressées! Dociles, soumises, serviles, obéissantes...

CAMILLE. – Et gna gna gna!

ROSA. – Et gna gna gna!

ROSA & CAMILLE, *de rage*. – Ah!

CAMILLE. – Ah ça, ils nous ont bien empêtrées de faiblesses!

ROSA, *ironique*. – Ils disent des qualités.

CAMILLE, *idem*. – Des vertus!

ROSA & CAMILLE, *de rage.* – Ah !

CAMILLE. – Rosa !

ROSA. – Madame ?

CAMILLE. – Nous n'avons pas le droit de laisser passer cette occasion !

ROSA. – Non !

CAMILLE. – Nous devons leur donner cette leçon !

ROSA. – Oui !

CAMILLE. – Il en va de notre devoir !

ROSA. – C'est vrai !

CAMILLE. – De notre survie !

ROSA. – Parfaitement !

CAMILLE. – De notre honneur !

ROSA. – Bien dit !

CAMILLE. – Mais comment ?

ROSA. – Comment ?

*Rosa et Camille réfléchissent févreusement.*

JEAN-VINCENT. – Qu'est-ce qu'elles peuvent bien manigancer ? Ça ne me dit vraiment rien qui vaille.

GÉRARD. – Je ne sais pas ce que tu fais à ta femme, toi, mais moi, tu peux me croire, je n'ai aucune envie de me retrouver dans la peau de cette petite garce. Je ne suis pas équipé pour.

ROSA. – Je sais ! J'ai une idée !

CAMILLE. – Une idée ? Laquelle ? Dis ! Dis !

ROSA. – Voilà...

*Camille et Rosa se concertent à voix basse.*

GÉRARD. – Si elle croit que je vais me laisser faire...

JEAN-VINCENT. – Je te rappelle qu'ils tiennent papa en otage. Tu t'aplatis, tu te plies en deux, tu joues la comédie, tout le monde est content et nous quittons cette île. Mais je te jure qu'elle ne perd rien pour attendre.

GÉRARD, *pour lui-même*. – Me plier en deux, m'aplatir, tu ne crois pas si bien dire... Ça, non, elle ne perd rien pour attendre.

ROSA. – Alors, qu'en dites-vous ?

CAMILLE. – J'en dis, j'en dis que c'est une idée brillante. Et quoi de mieux en effet que la présence de Vendredi et de son bâton pour notre petite pédagogie ? Dieu, que tu es maligne, un prodige d'esprit !

ROSA. – On y va ?

CAMILLE. – Jean-Vincent !

ROSA. – Monsieur !

CAMILLE, *à Gérard et Jean-Vincent*. – Messieurs, la statistique est éloquente.

ROSA. – Quatre-vingt-dix-sept pour cent des violences sexuelles sont commises par des hommes...

CAMILLE. – Et trois pour cent seulement les sont par des femmes.

ROSA. – Les coups et blessures sont imputables à quatre-vingt-cinq pour cent aux hommes...

CAMILLE. – Contre quinze pour cent aux femmes.

ROSA. – Pour un meurtre perpétré par une femme, dix autres le sont par des hommes. Que nous disent ces chiffres ? Les femmes seraient-elles par nature plus douces et moins enclines au crime ?

CAMILLE. – Non, non, non ! En vérité, depuis des millénaires et dans toutes les nations, les femmes se trouvent sous la surveillance constante et très étroite des hommes, père, frère, cousin, tonton, fiston, pasteur, curé, rabbin, imam, qui leur disent quoi faire, que penser, quoi dire, quand parler, quand se taire, où aller, quand revenir, qui voir, où regarder et quand fermer les yeux, s'il faut fermer les jambes ou bien les écarter, manger ou bien jeûner...

ROSA. – Et cætera, et cætera. Nous ne pouvons en conclure qu'une chose, c'est que ce contrôle permanent est une machine à fabriquer de la vertu. Hé, la statistique est éloquente.

CAMILLE. – La vertu se fabrique ? Fabriquons-en. (*Elles vont chercher un coffre plein d'habits.*) Nous commencerons par surveiller ce que les hommes surveillent le plus...

ROSA. – Les apparences. (*Elle jette des vêtements à Gérard et Camille d'autres à Jean-Vincent.*) Habillez-vous.

GÉRARD. – Hein ? Quoi ? Comment ? Moi ? Jamais ! Jamais !

JEAN-VINCENT, *s'avançant furieux sur Camille.* – Camille, je te jure que je vais te...

CAMILLE. – Holà, holà ! Nous vous rappelons que comme tout contrôle digne de ce nom, le nôtre est assorti d'une dimension coercitive assurée par Vendredi ! (*Vendredi ramène Jean-Vincent à la raison et à sa place. À Vendredi.*) Merci.

ROSA. – Allez, allez, fissa, fissa, on s'habille, on s'habille.

*Gérard et Jean-Vincent ôtent quelques éléments de leurs costumes masculins et commencent de passer des vêtements féminins. Gérard peine à enfiler une jupe.*

CAMILLE, *rêveuse.* – La femme, c'est l'élégance, le charme indéfinissable d'une silhouette gracile dans le Paris des soirs d'automne, c'est... (*Avisant Jean-Vincent.*) Non, Jean-Vincent, l'élégance. Élégnance.

ROSA. – Monsieur, vous avez pris du poids, je le crains. Vous semblez un peu à l'étroit. Tenez, là, la gaine. Oui, là, c'est ça, cette chose-là, oui, oui, je vous assure, ça se porte... Là, oui, là, comme ça...

CAMILLE, à *Jean-Vincent qui essaie d'ajuster ce qu'il porte*. – L'élégance, Jean-Vincent, pas la foire agricole ! Allons, un effort, ta carrière en dépend, et ta réputation, imagine qu'on te voit habillé comme ça. Mais non, pas, mais non, ah ! Nous voilà dans un bar de nuit à Pigalle.

ROSA. – Serrez, monsieur, mais serrez, serrez davantage. Plus, plus ! Encore ! Encore ! Encore un peu ! Aïe, aïe, aïe, ça déborde, c'est affreux. Je ne vois qu'une solution. Sport et régime. Vous êtes trop gros, qu'est-ce qu'on va penser de vous ? Et puis on vous voit la boudine, c'est obscène, ce crop-top.

CAMILLE. – Elle a raison, Jean-Vincent. Un peu de décence. On lui voit le nombril, on te voit les cuisses.

ROSA. – Il ne faudra pas venir pleurer s'il vous arrive des histoires, hein ?

CAMILLE. – Éléance et décence. C'est la clef. (*À Jean-Vincent.*) Baisse-moi cette robe. Encore. Mais non, mais moins, on te voit la poitrine, là, remonte. Et puis rase-moi ces jambes, à la fin, rase-moi ces jambes, tous ces poils, c'est d'un négligé !

ROSA. – Bon, bon, bon, bon, passez la jupe, tant pis pour les bourrelets, c'est affreux, mais que voulez-vous ? On est comme on est. On dira que vous avez des soucis de thyroïde. Ou douze enfants. Le chemisier maintenant. Doucement, avec délicatesse, enfin !

CAMILLE. – Laisse, laisse, laisse. C'est bien, c'est bien comme ça. On dira que tu viens de province. (*À Rosa.*) Les chaussures ? La marche ?

ROSA. – Messieurs, vos chaussures.

*Gérard et Jean-Vincent passent des chaussures à talons.*

CAMILLE, *mal convaincue du port des chaussures*. – Hmm.

ROSA, *idem*. – Hmm.

CAMILLE. – Marchez, voir, un peu.

*Gérard et Jean-Vincent marchent.*

ROSA, *mal convaincue de la marche.* – Hmm.

CAMILLE, *idem.* – Hmm. Bon, allez, on y va. L'épreuve de la rue ! (*À l'un des deux.*) Hé, mademoiselle, regarde, je bronze, tu es mon soleil.

ROSA, *à l'un des deux.* – Ho, là, mademoiselle, tu sucés ?

CAMILLE, *à Rosa.* – Déjà ? Si vite ?

ROSA. – Ma foi, c'est une formation accélérée.

CAMILLE. – C'est vrai. (*À l'un des deux.*) Tu as vu ta gueule ? Je te fais un prix, grosse pute !

ROSA, *à Camille.* – Ah, elle n'est pas mal, celle-ci. (*Aux deux.*) Marchez, marchez... Ne vous arrêtez pas...

CAMILLE. – Non, surtout pas.

*Camille et Rosa suivent Gérard et Jean-Vincent de très près.*

ROSA, *à Gérard.* – Alors, on se promène ?

CAMILLE, *à Jean-Vincent.* – Ce n'est pas prudent, comme ça, toute seule, le soir...

ROSA. – Je vous raccompagne ?

CAMILLE. – Vous êtes mariée ? Et alors ? Il est où ton mari ? Il n'est pas là, ton mari.

ROSA. – Moi, on ne peut rien me cacher. Toi, tu as les yeux qui sentent le cul, je sens que tu aimes ça. Oh ! Halte ! Halte ! Stop !

CAMILLE. – Quoi ?

ROSA. – La frontière ! Mon dieu, trop tard, elles ont franchi la frontière ! Vite, vite, couvrez-vous les cheveux !

CAMILLE, *jouant un gardien des mœurs*. – Ah! Chiennes impudiques! Têtes nues! Votre compte est bon! Au trou! Torture! Fouet! Pierres! Gibet!

*En hâte, les deux hommes se couvrent la tête avec une partie de leur vêtement et tentent d'échapper aux coups que leur assène Camille.*

ROSA, *jouant la France*. – Vite, vite, mesdames, la France est là pour vous sauver, c'est le pays des droits de l'homme! (*Un temps.*) Et des femmes aussi! (*Gérard et Jean-Vincent franchissent la frontière dans l'autre sens, la tête toujours couverte.*) Nous sommes fiers de vous accueillir dans notre beau pays, berceau du fromage et de la laïcité... (*Avisant les cheveux couverts.*) Mais... Mais... Qu'est-ce que c'est que ça? Un voile? Un symbole prosélyte? Terrorisme! Terrorisme! Police! Police!

CAMILLE, *jouant un policier*. – Mais non, mais non, ma petite dame, c'est un malentendu. Elles vont l'enlever, ce voile. Hein, qu'elle vont l'enlever? Et puis elles vont s'intégrer gentiment, hein? (*Gérard et Jean-Vincent se découvrent la tête.*) Et voilà. (*À Gérard et Jean-Vincent, à propos du crop-top qui s'est reformé et des cuisses qui se sont découvertes à nouveau.*) Puis faudra voir à me cacher tout ça, parce que là, habillées comme ça, moi, je vous le dis, la plainte n'est pas recevable, ah non, désolé. Et, au fait, vous avez des papiers?

ROSA, *pleine de sollicitude, à Gérard*. – Ah, que d'émotions, que d'émotions! Vite, rentrons à la maison, regagnons le foyer.

CAMILLE, *idem, à Jean-Vincent*. – Il est temps d'accomplir vos tâches ménagères.

ROSA. – Un vêtement d'intérieur, pratique et confortable...

CAMILLE. – Un peu sexy quand même?

ROSA. – Naturellement, monsieur sera là d'un instant à l'autre.

CAMILLE, *aux hommes*. – Hop hop hop, on se change. (*Gérard et Jean-Vincent se changent.*) Tu penseras à tes jambes, Jean-Vincent. Un petit coup de rasoir, ça prend deux minutes.

ROSA, *à Jean-Vincent*. – Et n'oubliez pas le maillot.

CAMILLE. – Le maillot ! Évidemment, le maillot, que monsieur sache où la mettre, c'est que c'est compliqué, les femmes, passé douze ans.

ROSA. – Alors, monsieur, il faut laver les toilettes, récurer la salle de bain, refaire les lits, passer l'aspirateur, brosser les rideaux, tapoter les coussins, préparer le dîner... Eh bien, qu'est-ce que vous attendez ? Allez ! On prend son petit seau, sa petite éponge et sa bro-brosse. Voilà, voilà.

CAMILLE, *jouant le mari*. – Bonsoir, ma chérie, je suis là ! Ha ha ha ! Comment s'est passée ta journée ? Tu as lu des magazines ? Hum, tu es bien élégante. Des visites ? Non ? Hmm hmm. (*Menaçante.*) Tu es prévenue, de toute façon... Un whisky, oui, s'il te plaît. (*Jean-Vincent lui sert un verre.*) Les enfants sont couchés ?

ROSA. – Les enfants, mon dieu, les enfants ! (*À Gérard.*) Monsieur, les enfants ! Madame ne revient que très tard ! Il faut les baigner, les peigner, les nourrir !

CAMILLE. – Car être femme, c'est avant tout être mère.

ROSA. – Les bébés ! Les bébés ! Vendredi, où sont les bébés ?

VENDREDI. – Euh... Ma foi, j'ai bien les deux petits bonobos, là, mais...

CAMILLE. – Ah, les chers petits chéris ! Ils doivent mourir de faim. Vite, Vendredi, ces angelots !

*Vendredi apporte les deux singes. Rosa en confie un à Gérard, Camille l'autre à Jean-Vincent.*

ROSA, *apportant les biberons aux hommes médusés*. – Le biberon, c'est essentiel, ni trop chaud ni trop froid.

CAMILLE, *à Jean-Vincent*. – Hé, là, doucement, comme ça, sa petite tête bien nichée au creux du coude...

ROSA, *à Gérard*. – Attention à la fontanelle !

CAMILLE. – Et la main là, ici... Voilà, voilà...

ROSA. – Et l'on berce un peu, doucement, voilà, doucement...

CAMILLE. – Et puis l'on chante.

ROSA. – Eh bien, chantez.

GÉRARD & JEAN-VINCENT. – Euh...

CAMILLE. – Chantez !

GÉRARD, *hésitant*. –

♪ Femmes des années 80

♪ Femmes jusqu'au bout des... <sup>(1)</sup>

VENDREDI. – Pff!

♪ Une chanson douce que me chantait ma maman

♪ En suçant mon pouce, j'écoutais en m'endormant... <sup>(2)</sup>

GÉRARD & JEAN-VINCENT, *hésitants*. –

♪ Une chanson douce que me chantait ma maman

♪ En suçant mon pouce, j'écoutais en m'endormant...

CAMILLE. – Comme c'est touchant...

ROSA. – Si émouvant...

VENDREDI. – Euh, dites, ce n'est pas le tout, mais j'ai un cachalot à renflouer, alors...

CAMILLE. – Le cachalot !

ROSA. – Pauvre bête !

CAMILLE, *à Jean-Vincent*. – Jean-Vincent...

ROSA, *à Gérard*. – Monsieur...

CAMILLE. – Être femme, c'est...

ROSA, *à Camille*. – Le soin ?

---

1. – Michel SARDOU, *Femmes des années 80*.

2. – Henri SALVADOR, *Le Loup, la Biche et le Chevalier*.

CAMILLE. – La compassion ?

ROSA. – La bienveillance ?

CAMILLE. – Un peu tout cela. (*À Gérard et Jean-Vincent.*) Allez sauver ce cachalot.

GÉRARD, *montrant son bonobo.* – Mais, et ce machin, là, je... ?

CAMILLE. – Leur promenade digestive.

ROSA. – D'ailleurs, vous penserez à leur petit rototo. Très important, le rototo.

VENDREDI. – Allez, en route.

*Vendredi, Gérard et Jean-Vincent sortent.*

ROSA. – N'oubliez pas de chanter !

GÉRARD & JEAN-VINCENT. –

♪ Une chanson douce que me chantait ma maman

♪ En suçant mon pouce, j'écoutais en m'endormant...

*Un temps. Camille et Rosa rient.*

CAMILLE. – Je m'amuse ! Je m'amuse comme une folle !

ROSA. – Et moi ! Et moi donc !

CAMILLE. – Viens ! Allons imaginer d'autres tours à leur jouer.

*Elles sortent.*

## SCÈNE 2

TRIVELINE, FRANÇOIS, ROSA, CAMILLE, VENDREDI, GÉRARD,  
JEAN-VINCENT.

*Même lieu. Entrent François et Triveline.*

TRIVELINE, *tendant un verre à François.* – Vous avez soif?

FRANÇOIS. – Vous me ligotez, vous me bâillonnez et maintenant vous jouez les infirmières?

TRIVELINE. – Je vous ai aussi sauvé la vie, ne l'oubliez pas.

FRANÇOIS, *reniflant le contenu du verre.* – Qu'est-ce que c'est?

TRIVELINE. – Du jus de banane.

FRANÇOIS. – Du jus de banane? Hmm hmm.

TRIVELINE. – Vous êtes méfiant? Vous avez peur que je vous empoisonne? Ah la la. (*Elle boit dans le verre.*) Voilà, vous êtes rassuré?

FRANÇOIS, *buvant.* – Hmm. Cet arrière-goût, ce n'est pas de la banane...

TRIVELINE. – Un soupçon d'huile de foie de phoque fermentée. Un fortifiant.

FRANÇOIS. – De l'huile de...? Je vais défaillir.

TRIVELINE. – Mais non, mais non. Allez, venez, je vous fais visiter l'île.

FRANÇOIS. – Guide touristique à présent.

TRIVELINE. – Ça vous dégourdira les gambettes et nous pourrons bavarder un peu. Venez.

FRANÇOIS. – Je crains que nous n'ayons grand-chose à nous dire.

*Ils se mettent à marcher. François se sent de mieux en mieux.*

TRIVELINE. – Ma foi, nous vivons sur la même planète, à la même époque, nous appartenons à la même espèce, nous parlons la même langue, nous sommes en tête-à-tête et, en attendant que Camille et Rosa aient fini d'administrer leur petite leçon à Gérard et Jean-Vincent, nous n'avons rien de mieux à faire, ça nous fait quelques points communs. Nous devrions trouver quelques sujets de conversations. Et puis la promenade est belle...

FRANÇOIS, *étonné d'être ravi.* – Fort belle.

TRIVELINE. – Et quel beau jour...

FRANÇOIS. – Fort beau.

TRIVELINE. – Vous vous sentez bien, non ? Léger, insouciant...

FRANÇOIS. – Mais oui, fort bien, je me sens fort bien, je me sens de mieux en mieux... C'est étonnant, d'ailleurs.

TRIVELINE. – C'est l'huile de foie de phoque fermentée.

FRANÇOIS. – Ah bon ?

TRIVELINE. – En plus d'être fortifiante, elle possède des propriétés relaxantes exceptionnelles. Tenez, pour vous donner un élément de comparaison, elle agit un peu comme le Pentothal.

FRANÇOIS. – Le Pentothal ?

TRIVELINE. – Le sérum de vérité.

FRANÇOIS. – Le sérum de vérité ? Vous venez de m'administrer du sérum de vérité...

TRIVELINE. – Oui. Rassurez-vous, c'est absolument sans danger. Nous en prenons de temps en temps, Vendredi et moi, pour vider notre sac.

FRANÇOIS. – Tant mieux, tant mieux, parce qu'en vérité je suis hypocondriaque au dernier degré. Et puis paranoïaque. Et sujet au psoriasis. Sans parler du syndrome du côlon irritable.

TRIVELINE. – Vous voyez, ça commence à agir.

FRANÇOIS. – Ah oui, je le sens bien. C'est tout à fait agréable. Demandez-moi mon numéro de compte secret en Suisse, voir un peu...

TRIVELINE. – Votre compte secret ? Vraiment ?

FRANÇOIS. – Oui, oui, j'insiste.

TRIVELINE. – D'accord. Alors, votre numéro de compte secret en Suisse, c'est... ?

FRANÇOIS. – 0-32-18-1189. Banque du Crédit Universel à Genève. Ça alors ! Je l'ai dit. C'est sorti tout seul. Et moi qui pensais qu'il faudrait au moins m'arracher les ongles et me crever les yeux. C'est épatant, votre truc ! À la première occasion, je vous pique la recette et je la fais breveter. C'est toujours comme ça que je fais. Hop, ni vu ni connu. Ah, ça, j'en ai mis plus d'un sur la paille.

TRIVELINE. – Ah ? Eh bien, dites donc. (*Pour elle-même.*) J'ai dû forcer un peu la dose... (*À François.*) Nous voici arrivés. Le plus haut point de l'île. C'est beau, non ? Sentez-moi cet air !

FRANÇOIS. – Ça sent le varech.

TRIVELINE. – Oui. C'est vivifiant.

FRANÇOIS. – Et le guano. C'est épouvantable.

TRIVELINE. – Regardez, là, le point où la mer est plus sombre, c'est là que votre yacht a coulé. Le Palmolive ?

FRANÇOIS. – Le Pamola. Je l'ai eu pour moitié de sa valeur. J'ai fait chanter l'ancien propriétaire, il couchait avec des mineures. Je crois qu'il s'est pendu depuis.

TRIVELINE. – Vous n'avez aucune chance de le récupérer, il a sombré dans une fosse profonde de plusieurs kilomètres. C'est au sein de fosses comme celles-ci que la vie est née, il y a des milliards d'années. Des molécules qui s'assemblent, qui créent une membrane, se dotent d'un métabolisme, trouvent le moyen de conserver et de transmettre de l'information, qui inventent l'ARN, l'ADN... Et pôf, un yacht. C'est ballot. Du fioul, de l'argenterie, du tek, des dorures, des écrans plats, des bouteilles de champagne, des montres de luxe et des pinces à cravate. Sans parler des cadavres des marins et du capitaine.

FRANÇOIS. – Ah, je vois où vous voulez en venir. Vous me tenez responsable de la catastrophe écologique ? Celle-ci et puis toutes les autres ?

TRIVELINE. – Ma foi, il y a de ça, oui.

FRANÇOIS. – Et vous pensez que je n'ai aucune considération pour la vie humaine ?

TRIVELINE. – Disons que je me pose la question.

FRANÇOIS, *en réfléchissant*. – Eh bien, moi, pas. En vérité, non, je ne me suis jamais posé la question. Ça alors ! Je crois que je m'en fiche. Mais oui, je m'en fiche. À un point ! Les cellules à membranes, le capitaine, les matelots... Leurs femmes, leurs enfants... La veuve et l'orphelin... Non. Non, non, je n'y pense pas. Ah, vraiment, c'est délicieux de dire la vérité. Je vous assure, madame, je vais vous voler votre recette et puis je vous ferai éliminer. Je ne m'occupe jamais des détails, mais ça passera pour un accident, vous aurez glissé sur une flaque de guano et plouf. Ni vu ni connu. Ah, ça, j'en ai mis plus d'un au fond du trou.

TRIVELINE. – Me voilà prévenue. Venez, poursuivons, il y a d'autres endroits que je veux vous montrer.

FRANÇOIS. – Oui, partons, le point de vue n'a aucun intérêt et cela empeste la fiente de mouette.

TRIVELINE. – Par ici. Mais, dites-moi, si vous ne pensez jamais à la veuve et l'orphelin ou aux catastrophes environnementales, à quoi pensez-vous ?

FRANÇOIS. – À quoi je pense ? Ah, ça, c'est intéressant. Laissez-moi réfléchir.

*François et Triveline sortent. Entrent Rosa et Camille, portant tout un ensemble d'objets hétéroclites et en ramassant d'autres. Camille ramasse un minuscule morceau de tissu.*

CAMILLE. – Je crois que j'ai trouvé de quoi finir le bikini.

ROSA, *à propos du morceau*. – Si petit, vraiment ?

CAMILLE. – Crois-moi, Rosa, ça sera bien suffisant.

ROSA. – Récapitulons... Alors, qu'est-ce que nous avons ? (*Brandissant une très grosse loupe.*) Le test de virginité...

CAMILLE, *brandissant une laisse canine.* – L'application de géolocalisation...

ROSA, *brandissant un aquarium sphérique.* – Le plafond de verre...

ROSA. – Et... Et... (*Brandissant un cintre.*) L'avortement à la polonaise.

*Elles rient.*

CAMILLE. – Seigneur, c'est bon de rire ! Cela faisait si longtemps.

ROSA. – Si longtemps, si longtemps...

CAMILLE. – Est-ce que tu crois, Rosa, qu'ils profitent bien de notre petite leçon ?

ROSA. – Je ne sais pas, madame. J'aimerais. Beaucoup.

CAMILLE. – Sauver un cachalot, ça vous change un homme ! Et ces bébés bonobos... Je suis certaine qu'ils sauront s'émouvoir.

ROSA. – Ce serait bien. En attendant...

CAMILLE. – Ne relâchons pas nos efforts.

ROSA. – Mais c'est vrai, ces deux petites boules de poils si douces, si fragiles, comment résister ?

*Camille et Rosa sortent. Entrent Gérard et Jean-Vincent, suivis de Vendredi.*

GÉRARD, *bas.* – Ce répugnant macaque vient encore de me pisser dessus !

JEAN-VINCENT, *idem.* – S'ils ne faisaient que pisser, ces petits salopards !

GÉRARD. – Comme si ce n'était pas assez de puer la baleine !

JEAN-VINCENT. – Il faut encore qu'on soit conchiés par des singes !

GÉRARD. – Elle me le paiera, cette punaise, elle me le paiera et très, très cher !

JEAN-VINCENT. – Et moi ! Je la casserai, je la démolirai, je la réduirai en miettes...

VENDREDI. – Halte, les gars, c'est l'heure de la tétée. À vos biberons. Attention, pas trop chaud, pas trop froid. (*Gérard et Jean-Vincent s'asseyent le temps du biberon.*) On tient leur petite tête bien nichée au creux du coude et l'on berce, l'on berce tout doucement, (*– penché sur les singes, attendri –*) voilà, c'est bien, doucement, voilà, tout doux, qu'il est mignon, qu'il est tout mignon, mignon, mignon... Hmm...

*Vendredi s'éloigne un peu.*

GÉRARD, *bas, contrefaisant Vendredi.* – Hmm ! Gna gna gna gna gna ! Je t'étriperais, moi, sale bête, je te ferai crever à feu doux (*– Vendredi se rapproche –*) pas trop chaud, pas trop froid, doucement, très doucement, hmm, (*– Vendredi s'éloigne à nouveau –*) puis je t'empalerais sur un harpon, espèce de chenille-à-poil !

JEAN-VINCENT, *bas.* – Je la broierai, je la concasserai, je la démembrerai...

VENDREDI. – Allez, on leur fait faire leur petit rototo, puis on ira ramasser les fruits et préparer la confiture.

*Gérard et Jean-Vincent font faire leur rôl aux bonobos.*

JEAN-VINCENT, *bas.* – Je la démembrerai, je la désosserai, je lui planterai des clous dans les ovaires...

GÉRARD, *bas.* – Jusqu'à la glotte... Avec une broche à barbecue...

VENDREDI. – Allez, en route ! Hardi, les gars ! Et qu'est-ce qu'on chante ?

GÉRARD & JEAN-VINCENT. –

- ♪ Une chanson douce que me chantait ma maman
- ♪ En suçant mon pouce, j'écoutais en m'endormant...

*Vendredi, Gérard et Jean-Vincent sortent. Entrent Triveline et François.*

FRANÇOIS, *poursuivant un discours*. – Et je pense par ailleurs que, contrairement à ce qu'on a pu prétendre en mai 68, l'esclavage n'était pas une mauvaise chose en soi, car, en vérité, il fallait bien les pousser un peu à entrer dans l'histoire...

TRIVELINE. – Qui donc ?

FRANÇOIS. – Les Africains. Les pousser, les inciter, les motiver, de la même façon qu'on encourage un enfant à sortir de sa zone de confort, en l'envoyant par exemple passer l'été dans une colonie paramilitaire en Uruguay, ça a donné d'excellents résultats avec Jean-Vincent, il n'a plus jamais bégayé...

TRIVELINE. – Je vois. (*Faisant halte.*) C'est ici.

FRANÇOIS. – Quoi ?

TRIVELINE. – L'endroit que je voulais vous montrer.

FRANÇOIS. – Ça ?

TRIVELINE. – Là.

FRANÇOIS. – Un trou ?

TRIVELINE. – Une mare.

FRANÇOIS. – Un trou plein d'eau ?

TRIVELINE. – Un écosystème. Regardez ces orchidées. Les fleurs, là. C'est extraordinaire.

FRANÇOIS. – Ah ?

TRIVELINE. – Oui. Les fleurs et les colibris — tenez, en voilà un, justement — collaborent étroitement.

FRANÇOIS. – Ils collaborent ?

TRIVELINE. – C'est ça.

FRANÇOIS. – Comme grand-père, alors ?

TRIVELINE, *à propos du grand-père.* – D'une autre façon, je crois. (*Des fleurs.*) Ces orchidées sont hermaphrodites, mais incapables de se féconder par elles-mêmes. C'est là que le colibri intervient. En butinant, il met les organes femelles et les organes mâles en contact...

FRANÇOIS. – C'est assez dégoûtant.

TRIVELINE. – Si vous voulez, mais, dès lors, la fleur devient féconde et, quelques jours plus tard, voilà, c'est une gousse de vanille. Ça sent bon, non ? C'est un jeune esclave qui a découvert le processus.

FRANÇOIS. – Ah, l'esclavage ! On y reviendra, vous verrez. J'y travaille, d'ailleurs. La réforme de l'assurance chômage, celle des lycées professionnels, tout cela va dans le bon sens.

TRIVELINE. – Vous pensez donc que la domination des uns par les autres est une bonne chose ?

FRANÇOIS. – Mais la meilleure de toutes ! C'est en dominant que l'on peut exploiter, c'est en exploitant que l'on peut s'enrichir, c'est en s'enrichissant qu'on... Devient plus riche.

TRIVELINE. – Tout n'est affaire que de richesse, donc ?

FRANÇOIS. – Et de quoi d'autre ? S'enrichir est la plus enivrante de toutes les sensations. Rien n'est plus exaltant que cet instant où vous vous appropriez une chose. Votre être s'élargit aux dimensions de cette chose, toute sa puissance, vous l'incorporez, les limites reculent, les frontières s'estompent... Un pan de terre arable, une forêt primitive, un complexe industriel, un groupement de médias, un satellite, une mine d'uranium... Et la puissance de chacune de ces choses se combine à celle des autres pour se concentrer dans ma main, là, au bout de mes doigts...

TRIVELINE. – Mais où cela s'arrête-t-il ?

FRANÇOIS. – La terre est vaste et l'univers immense, et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes pour y pouvoir étendre mes conquêtes.

TRIVELINE. – Et pour cela, pour ce fourmillement au bout de vos doigts, il faut dominer sans fin ?

FRANÇOIS. – Oui, oui, c'est la clef, dominer. Mais ne vous trompez pas, la domination n'est pas de mon ressort et je n'invente rien. Je ne fais que profiter d'un état de nature.

TRIVELINE. – Comment ça ?

FRANÇOIS. – Tenez, pour prendre un exemple qui semble vous tenir à cœur, la domination des hommes sur les femmes, eh bien, elle existe depuis toujours, depuis que les humains sont ce qu'ils sont, depuis trois cent mille ans au moins.

TRIVELINE. – D'ou tenez-vous ça ?

FRANÇOIS. – L'archéologie, l'anthropologie, l'archéo-anthropologie, l'ethnologie, la sociologie, toutes s'accordent à le dire. Les femmes de tout temps et partout sur la terre ont été dominées et sont dominées par les hommes. C'est ainsi, et c'est la première de toutes les autres dominations, leur matrice si j'ose dire.

TRIVELINE. – Osez, osez. Mais dites-m'en plus. À quoi cela est-il dû ?

FRANÇOIS. – Qu'est-ce que j'en sais ? Les femmes portent les enfants. Les enfants nécessitent des soins constants des années après leur naissance. Ce sont des données biologiques incontournables et la réponse universelle que les sociétés humaines ont apportée à ces nécessités a été que les hommes domineraient les femmes, notamment en étant les seuls à manier les armes les plus dangereuses. Même dans les sociétés strictement égalitaires, celles où personne ne possède plus que l'autre, même dans ces sociétés-là, les hommes dominent les femmes. Partout, de tout temps.

TRIVELINE. – Mais le matriarcat primitif, alors ? Ces sociétés où ce sont les femmes qui dominent les hommes ?

FRANÇOIS. – Des fables. Des contes. Des histoires nées au XIX<sup>e</sup> siècle dans la tête de penseurs plus ou moins farfelus et que la science a fini de balayer pour

ce qu'elles étaient, des légendes. Non, non, madame, je vous assure, et c'est très bien comme ça, on ne va pas contre la nature.

TRIVELINE. – Cependant, vous ne pouvez pas nier qu'il existe un combat pour l'égalité des sexes...

FRANÇOIS. – Quel âge a-t-il, votre combat ? Deux cents ans ? Trois cents ans ? À peine un dixième de seconde à l'échelle de l'histoire humaine. Et là aussi, ce sera balayé. Et je m'y emploie.

TRIVELINE. – Ah ?

FRANÇOIS. – Je m'y emploie, oui. Non pas que je pense que ce combat puisse un jour être victorieux...

TRIVELINE. – On ne va pas contre la nature...

FRANÇOIS. – Parfaitement. Mais parce qu'il grippe la machine à dominer, et donc à exploiter, et donc à s'enrichir. Car c'est en dominant que l'on peut exploiter, c'est en exploitant que l'on peut s'enrichir, c'est en...

TRIVELINE. – Oui, oui, j'ai très bien compris cette partie-là.

*Entrent Camille et Rosa.*

CAMILLE, *saluant, enjouée.* – Triveline ! Beau-papa !

TRIVELINE. – Tout se passe bien ?

ROSA. – Formidablement ! Regardez, (*– exhibant un aspirateur –*) c'est pour la liposuction de monsieur Durond-Meapertui.

CAMILLE. – Il boudine, c'est affreux ce qu'il boudine.

TRIVELINE. – En effet, ça a l'air de bien se passer.

CAMILLE. – Nous courons les rejoindre pour continuer nos petites expériences. Vous savez où ils sont ?

TRIVELINE. – Partis faire des confitures, je crois. Par là.

ROSA. – À tout à l'heure !

*Camille et Rosa sortent.*

FRANÇOIS, *ayant à peine remarqué le passage de Camille et Rosa.* – J'achète des journaux, des chaînes de télévision, je nomme des éditorialistes réactionnaires, misogynes et pugnaces qui font avancer ma cause.

TRIVELINE. – Vous commencez à me donner sérieusement mal au crâne. Je crois que j'ai besoin d'un bon jus de banane. Un bon jus de banane et je vous réponds. Mais, d'abord, un jus de banane.

*Triveline sort.*

FRANÇOIS, *à la suite de Triveline.* – Je les choisis racistes, aussi, et volontiers orduriers, car la division et la haine sont le ciment de toute bonne domination. Ainsi les Français détestent-ils les étrangers, les hommes les femmes, les riches les pauvres, les usagers du métro les grévistes...

*François sort. Jean-Vincent entre et dispose rapidement un foyer, qu'il allume. Entre Gérard, portant un chaudron, qu'il pose sur le feu. Vendredi entre à son tour et s'installe en retrait.*

VENDREDI. – Alors, il faut touiller en formant un huit avec la louche pour éviter que cela n'attache. Et combien ? Allez, une bonne heure au moins...

*Vendredi commence de somnoler pendant que Gérard ou Jean-Vincent touille la compote de fruits.*

GÉRARD, *bas.* – Tu la cagnes pourquoi, ta femme, toi ? Note, si tu ne sais pas, elle, elle sait.

JEAN-VINCENT. – Oh, je sais. Elle m'énerve.

GÉRARD. – Ah, d'accord.

JEAN-VINCENT. – Chaque fois qu'elle ouvre la bouche, c'est pour me rabaisser. Par exemple, je suis en train de parler, elle me reprend, elle corrige mes fautes de français. Une fois, ça va, deux fois, ça va, la troisième, basta, c'est bon. C'est une espèce de manie, elle est bourrée de diplômes, c'est madame je-sais-tout. Elle se croit mieux que tout le monde, je ne sais pas pour qui elle se prend. Elle

a toujours un truc à te sortir, une citation, un nom d'écrivain, un cinéaste, elle a tout vu, tout entendu, elle connaît tout. Il y a un moment, ça va.

GÉRARD. – Je comprends.

JEAN-VINCENT. – Tu reviens, tu t'es tapé Paris-Singapour, Singapour-Pékin, Pékin-Hanoï et Hanoï-Paris, tu as des dossiers jusque là, tu es crevé, et elle, comme une fleur : « “Les choses qu'on a dites”, mon chéri, pas “Les choses qu'on a dit”. Di-tes. Ça s'accorde. » Et là, ça sort. Tu la ramènes sur terre. Sinon, tu n'en finis jamais.

GÉRARD. – C'est sûr,

JEAN-VINCENT. – Une fois, elle m'a fait le coup en public. Une seule fois. Et puis le reste, ces petites frappes de journalistes avec qui elle travaille. Je ne suis pas idiot, je n'ai pas les yeux dans ma poche. J'ai été calme, je lui ai expliqué. « Tu fais ça, ça ne va pas bien se passer, je t'aurai prévenue. C'est ta responsabilité, tu assumes, c'est toi qui choisis. » Mais bon, elle se croit toujours plus maligne que les autres. Bing, bing, paf. On a été un peu tranquilles. Pas longtemps. Avec elle, ce n'est jamais très longtemps.

GÉRARD. – Ah oui.

JEAN-VINCENT. – Et toi ? C'est quoi, cette histoire avec la bonniche ?

GÉRARD. – Du vent, une carabistouille, n'importe quoi. Je vais te dire, quand j'avais ton âge, ce n'était pas la même limonade. Une main aux fesses, c'était une marque de galanterie, pas une affaire d'état. Il y en avait des soirées mouvementées, et ce n'étaient pas les dernières, crois-moi, je pourrais te donner les noms, tu serais étonné. On se les repassait, c'est tout dire, toutes ces petites greluches qui voulaient écrire ou faire du cinéma ou se frotter aux ténors du barreau, ça y allait, et personne ne faisait d'histoire, surtout pas elles, et tu sais pourquoi ? Ça leur plaisait, c'est aussi simple que ça. Aujourd'hui, à cause d'une poignée de guenons hystériques, elles se sentent obligées de faire des simagrées, mais tu parles ! Au ministère, on les connaît les chiffres. Seulement un « viol » sur dix déclaré à la police, ça signifie quoi ? Eh bien, soit qu'elles affabulent, soit qu'elles y trouvent leur content. Ministre, j'ai le devoir de réserve, mais quand

même, il ne faut pas me prendre pour une andouille. Et tiens, pour continuer sur la statistique, l'inceste, dix pour cent des femmes, tu sais ce que ça veut dire ? Ça veut dire que même gamines, elles en demandent. Il ne faut pas me prendre pour une andouille. Si on ne fait pas gaffe, dans vingt ans, dans trente ans, on aura été émasculés.

JEAN-VINCENT. – Oui. Hé, dis, ce n'est pas l'heure de la tétée ?

GÉRARD. – Ah, oui, la tétée !

*Vendredi est tiré de sa somnolence par la voix de Gérard.*

VENDREDI. – La tétée ! C'est l'heure de la tétée...

*Gérard et Jean-Vincent entreprennent de donner le biberon aux bonobos. Vendredi plonge doucement dans le sommeil. Entrent Camille et Rosa, qui restent en retrait pour observer la scène.*

CAMILLE, *émue par le spectacle, bas.* – Ah, quel tableau ! Quel tableau ! Si j'avais su qu'un jour...

ROSA, *idem.* – Nous avons réussi, madame, nous avons réussi. Regardez-les... Regardez-les...

*De joie, Camille et Rosa s'étreignent.*

JEAN-VINCENT, *criant et jetant le petit singe à terre.* – Ah, mais c'est qu'elle en train de me vomir dessus, cette tubulure à fiente !

*Gérard et Jean-Vincent se figent, tétanisés à l'idée que Vendredi n'interviendrait, mais Vendredi dort. Comprenant la situation, Gérard se débarrasse de « son » singe, et tous deux se jettent sur Vendredi, lui dérobe son bâton et lui en assène un violent coup. Rosa et Camille demeurent stupéfaites.*

JEAN-VINCENT, *hurlant en brandissant le bâton.* – Arouh ! Arouh !

GÉRARD, *se frappant la poitrine.* – Victoire ! Victoire ! Où sont ces deux rebuts du règne animal, que j'achève de mettre leur espèce sur la voie de l'extinction ? Ha ha ha !

JEAN-VINCENT. – Oublie les singes...

GÉRARD. – Rosa...

JEAN-VINCENT. – Camille...

GÉRARD. – Et cette espèce de druidesse gomorrhéenne...

JEAN-VINCENT. – Tue... Tue... Tue...

GÉRARD. – Viole... Viole... Viole...

*Gérard et Jean-Vincent sortent tous deux en poussant des cris rageurs. Camille et Rosa se précipitent sur Vendredi et le réveillent. Après avoir récupéré les singes et ramassé des bâtons, tous trois sortent pour se lancer à la poursuite de Gérard et Jean-Vincent. Entre Triveline, poursuivie par François et souffrant visiblement de la diatribe que celui-ci n'a cessé de lui asséner.*

FRANÇOIS. – Parce qu'en vérité, je vous le dis, je suis démocrate...

TRIVELINE, *pour elle-même, lasse*. – Oh, seigneur...

FRANÇOIS. – Mais trop de démocratie tue la démocratie et c'est pour ça qu'il faut administrer régulièrement aux nations des purges autoritaires qui les nettoient de leurs récalcitrants. Regardez le Chili...

TRIVELINE. – Stop, stop, stop, stop, stop ! J'ai compris. Je voulais comprendre, j'ai compris. Ah ça, j'ai compris. Et, tout bien considéré, je crois que je vais remettre les tranches, les rondelles et la chair à saucisse au menu. Parce que, monsieur Robollé... (*Le chant de Gérard et Jean-Vincent commence de s'entendre.*) Mais qu'est-ce que... ?

FRANÇOIS. – Ce sont les voix de Gérard et Jean-Vincent !

*Entrent Gérard et Jean-Vincent.*

GÉRARD & JEAN-VINCENT. –

♪ C'est la grande marche virile,

♪ C'est la grande marche du sang,

♪ C'est le grand rythme des cœurs d'hommes,  
♪ Oh commando !  
♪ C'est la grande marche virile des commandos,  
♪ C'est la grande marche du sang des commandos,  
♪ C'est le grand rythme des cœurs d'hommes,  
♪ Que les femmes, ah les femmes, n'entendent jamais,  
♪ Oh commando !  
♪ Que les femmes, ah les femmes, n'entendent jamais.  
♪ C'est du sang nouveau,  
♪ Comme du vin nouveau,  
♪ Mais pas pour les lèvres des femmes. <sup>(3)</sup>

FRANÇOIS. – Ah, mon fils.

JEAN-VINCENT. – Papa ! Papa ! Tu es sain, tu es sauf, tu es sain et sauf !

FRANÇOIS. – Arrête de larmoyer, petit couillon. Estourbis-moi cette vipère et nous lui arracherons la recette de sa potion à délier les langues. Nous la vendrons à prix d'or aux services secrets du monde entier et je te nommerai peut-être chef de projet.

JEAN-VINCENT. – Oh oui, papa, oh oui !

GÉRARD, à Triveline. – Ah, machiavélique gorgone ! Prépare-toi à souffrir ce que nul système nerveux n'a jamais enduré.

TRIVELINE. – Vous oubliez Vendredi, messieurs...

GÉRARD. – Ha ha ha ! Il est kaput, ton jour de Vénus, elle est quasi mortibus, ta lopette en sucre ! Ha ha ha !

TRIVELINE. – Et Camille et Rosa...

JEAN-VINCENT, *saisi par certaine grâce*. – Quelles viennent, nous sommes prêts. Nous les arrêterons comme Charles Martel les Arabes à Poitiers, comme Philippe Pétain les Allemands à Verdun, comme Vladimir Poutine les ours

---

3. – Yves DE KERMOAL et Georges DE FRANCK, *Marche du 1<sup>er</sup> commando de France*. (Non, je vous jure, elle existe vraiment, cette chanson.)

sur la Volga. Qu'elles viennent ! C'est nous, les chevaliers du sexe fort aux armures tissées de poils drus. Qu'elles viennent ! Nos bras sont bandés de vigueur vengeresse. Qu'elles viennent ! Nos pieux testicules sont gonflés de colère. Qu'elles viennent !

TRIVELINE. – Elles vont bien finir par venir, je vous assure, et je ne saurais trop vous conseiller de...

JEAN-VINCENT. – Tais-toi, misérable sous-produit de la création, le souffle de ta voix n'éteindra pas l'incendie de notre rage libératrice. Des années, des décennies, bientôt des siècles, qu'on vous entend pleurnicher que ça fait mal d'accoucher, que c'est long de faire la vaisselle, que vous avez la migraine, que vous ne savez pas changer les ampoules. Des années, des décennies que nous devons cacher nos blessures et taire nos angoisses, que nous devons faire la guerre en silence, honteux de notre force, déshonorés d'être des hommes, asservis, domestiqués, castrés. C'est fini ! Fini ! Je bande, à présent, je bande et ma verge glorieuse est une ogive nucléaire chargée à bloc de feu, de foutre et de mort, allez, ouste, à la maison ! Papa, ça y est, je suis un homme !

FRANÇOIS. – C'est bien, mon garçon, c'est bien, mais maintenant, tape-lui sur la tête !

GÉRARD. – Viole ! Viole !

JEAN-VINCENT. – Tue ! Tue !

*Gérard et Jean-Vincent marchent sur Triveline. Entrent Camille, Rosa et Vendredi.*

ROSA. – ¡Ay! ¡Ay! ¡Ay! ¡Caramba! ¡Por los opulentos pechos de la diosa madre, estos chorizos sin cerebro atacan a la Trivelina!

CAMILLE. – Vendredi, prends-les à revers ! Rosa, sus à François !

GÉRARD. – Me prendre à revers ? Pas de ça, Lisette, je ne fais pas dans la soupe à l'oignon. (*À Vendredi.*) Viens donc, espèce de stérilet au nougat, je vais t'apprendre à danser la polka façon Tonton Macoute ! Après ça, tu fileras droit du croupion, je te le promets ! Ha ha ha !

VENDREDI, à *Camille, à propos des propos de Gérard.* – Je ne comprends vraiment pas un mot de ce qu’il dit, c’est normal ?

CAMILLE. – Ça doit être un genre de code militaire. Ne t’en occupe pas, fonce ! (*Assaillant Jean-Vincent.*) Aya !

VENDREDI. – Je fonce. (*À Gérard, tout en le combattant féroce.*) Pour la soupe à l’oignon, six beaux oignons jaunes, une tasse de Madère, 150 grammes de beurre doux...

JEAN-VINCENT, à *propos de Camille qui le combat.* – Bigre, bougresse, tu batailles avec plus de force qu’autrefois !

CAMILLE. – C’est ça, Jean-Vincent, c’est exactement ça. (*Assénant un coup sur la tête de son adversaire.*) Et tiens ! Ça te rappelle quelque chose ?

JEAN-VINCENT. – Aïe ! Mais ça fait mal !

CAMILLE. – Et tiens !

JEAN-VINCENT. – Non, mais hé, doucement, là !

VENDREDI, *cognant à bras raccourcis sur Gérard.* – Huit tranches de pain de campagne ! 200 grammes de comté ! Un pincée de noix de muscade !

ROSA, à *François qui a pris Triveline en otage.* – Relâchez-là tout de suite ! Vous n’avez pas honte de vous cacher derrière une faible femme ?

FRANÇOIS. – Mais certainement pas. S’il fallait avoir honte pour de telles vétilles, on ne pourrait jamais dominer pour exploiter. Or, c’est en dominant qu’on peut exploiter, c’est en exploitant qu’on peut...

TRIVELINE, *se dégageant de l’emprise de François.* – Ah non, hein, ça suffit, j’en ai soupé de vos discours de droite ! (*Elle assomme François.*) Ah, mais non mais !

ROSA. – ¡Caramba! Es la gota de derecha que colmó el vaso.

CAMILLE. – Et puis ça, et encore ça !

VENDREDI. – Faire cuire à feu doux pendant une heure ! Et gratiner au four dix minutes ! Et servez chaud !

*Gérard est terrassé, Jean-Vincent recroquevillé en boule et François dans les pommes. Triveline, Rosa, Vendredi et Camille reprennent leur souffle.*

ROSA, à Triveline. – Désolé pour le « faible femme », ça m'est venu tout seul... J'ai été bien dressée.

TRIVELINE. – Il n'y a pas de mal.

VENDREDI. – Bon, moi, je propose, on nettoie le chantier, on met les bonobos au lit, on s'avale un jus de banane et une petite soupe à l'oignon, et on décide quoi faire de ces trois andouilles.



## ACTE III

*¡Ya basta!*

### SCÈNE 1

TRIVELINE, FRANÇOIS, ROSA, CAMILLE, VENDREDI, GÉRARD,  
JEAN-VINCENT.

*Entrent Triveline, Rosa et Camille portant robes et coiffes de juge, et se postent devant les trois accusés.*

TRIVELINE. – Bon, allez...

CAMILLE. – On y va ?

TRIVELINE. – On y va.

ROSA. – Vamos.

TRIVELINE. – À vous, Rosa.

ROSA, à Gérard. – No más risas, monsieur Gérard, fini de rigoler. Vous m'avez violée et c'est comme une grenade (*– montrant sa poitrine et sa tête –*) là, au-dedans, qui n'en finirait pas d'exploser. Vous vous êtes jeté sur moi comme si je n'existais pas, comme si ce corps qui vous faisait envie n'était pas quelqu'un, comme si mes hanches, mes seins, mon ventre n'avaient été posés là, le long de votre route, que pour votre bon plaisir. Vous passiez, vous avez bu un verre, vous avez mangé un fruit, vous m'avez prise. Avant même de poser vos mains sur moi, vous m'aviez démembrée, vous aviez séparé ce qui vous donnait faim, mes hanches, mes seins, mon ventre, de ce qui ne comptait pas, mon nom, mon histoire, mes pensées, mes secrets, mes chansons, ce que je sais, ce que j'ignore et tout ce que j'aspire à vivre. Savourer la chair, jeter le reste au loin, vous en aller. Vous en aller comme ils s'en vont dans mon pays, ceux qui cueillent les filles à la sortie des usines. Un beau pays que mon pays, les policiers ricanent et

ce sont les chiens qui récompensent la patience des mères en déterrants dans la poussière des terrains vagues les ossements de leurs enfants. Voilà, monsieur Gérard, fini de rigoler, j'ai une grenade au fond du cœur et c'est vous qui tenez la goupille. Mais j'ai aussi un nom, des secrets, des chansons, une histoire et assez d'années à vivre pour vous éradiquer de ma mémoire. No más risas. (*À Camille.*) À vous, madame.

GÉRARD. – Hé, attendez ! Et la défense, alors ?

TRIVELINE. – Ah oui, la défense... Vendredi ?

*Vendredi paraît brièvement.*

VENDREDI. – Quoi ?

TRIVELINE. – Lé défense de monsieur ?

VENDREDI. – Ah, non, plus tard, je finis la vaisselle.

*Vendredi sort.*

TRIVELINE, à Gérard. – Vous serez défendu plus tard. (*À Camille.*) Camille ?

CAMILLE, à Jean-Vincent, lisant son réquisitoire. – Ordure. Imbécile. Outre à merde. Pourriture. Ah... (*À Triveline et Rosa.*) Ça fait du bien. Pardon. Bon... (*Laissant son réquisitoire, à Jean-Vincent.*) Plus sérieusement, Jean-Vincent, je les voyais, ta rage, ta colère, ta frustration, je les voyais et je pensais que mon amour t'aiderait à en guérir... Comme j'ai été sotté ! C'est drôle de croire à son amour comme à un pouvoir magique de saint thaumaturge, ou plutôt, c'est puéril, et c'est ce qu'on apprend aux petites filles. Plus je t'aimais, plus elles s'envenimaient, ta frustration, ta rage, ta colère, plus elles te rongeaient. Et plus elles s'envenimaient et te rongeaient, plus tu les chérissais. Et moi, stupide, hébétéé d'amour, de t'ouvrir encore et encore les bras, mandale après mandale, injure après injure, jour après jour, des années à nourrir de mon infinie tendresse cette saloperie lovée là, au fond de toi. Ce n'est pas lui, me disais-je, ce n'est pas lui. Mais c'est toi, rien que toi, ce sont tes poings qui cognent, ta bouche qui crache, toi, Jean-Vincent, personne d'autre, ta bouche, tes poings. Alors, quelle

humiliation, quelle blessure infligées au petit garçon, quelle souffrance secrète de son orgueil ? Je n'en sais rien, Jean-Vincent, je n'en sais rien et je m'en fous. Mais alors, je m'en fous, je m'en fous, je m'en fous. Tes coups, tes crachats ne m'atteindront plus. Plus jamais. Fini de pleurer. No más llanto. (*À Triveline.*)  
À vous.

VENDREDI, *depuis les coulisses.* – Oui. De toute façon, je n'ai pas tout à fait terminé. Je me dépêche...

TRIVELINE, *à François.* – Vous avez raison, monsieur Robollé. L'idée de l'égalité des sexes n'est vieille que de quelques centaines d'années, ce qui, à l'échelle de l'histoire de l'humanité, en fait une idée somme toute très jeune, très, très jeune. Mais une idée peut être ancienne et parfaitement stupide quand une autre, toute neuve, peut être tout à fait brillante. L'invention de la roue compte approximativement 5 500 d'âge, tout comme celle de l'écriture. Il ne vous viendrait pas à l'esprit de vous passer de l'une et l'autre au prétexte que celle du silex taillé les a précédées de 100 000 ans. Autrement dit, la force des idées, ou des inventions, tient moins à leur ancienneté qu'à leur pertinence. S'il est une idée que sa pertinence enracine désormais dans d'innombrables têtes partout à travers le monde, c'est bien celle de l'égalité des sexes. Et que vous le vouliez ou non, elle finira par triompher du patriarcat. Oh, ça n'ira pas sans mal, comme nous ne le savons déjà que trop bien, mais ça ira, ah, ça ira, ça ira, ça ira. C'est une question de temps, une question de lutte. Soyez assuré qu'aucune d'entre nous ne lâchera. Ni nous, ni nos filles, ni leurs filles, ni leurs sœurs, ni les filles de leurs sœurs, et, qui sait, ni leurs frères aussi peut-être. Et je vais vous en donner la raison. Le patriarcat est une grosse tête creuse et bourdonnante, gorgée d'idées fumeuses, qui marche sur les deux jambes du viol et du meurtre. Toutes les femmes, toutes, toutes les femmes de cette planète vivent leur vie durant sous la menace conjuguée du viol et du meurtre. La menace est partout, dans les rues, les maisons, aux champs comme à la ville. La paix n'existe pas pour les femmes, pour elles la guerre ne s'arrête jamais, tout au mieux varie-t-elle d'intensité, et ce ne sont pas les quelques mesures juridiques obtenues de haute lutte qui suffiraient à leur assurer la tranquillité. C'est la loi des pères, c'est la loi des hommes. Une loi qui dit que celui qui détient le pouvoir peut tout, absolument tout, sur celles et ceux qui se trouvent

sous sa domination, tout, jusques et y compris violer ses enfants et tuer sa femme. C'est cette même loi qu'on retrouve à l'œuvre dans l'invention du racisme, concoctée dans les salons, dans les universités, entre gens doctes et gens d'église, entre juristes et marchands, pour justifier l'asservissement de peuples entiers et le vol de leurs terres. Ce sont les mêmes médecins qui ont jugé de la moindre perfection corporelle et mentale des femmes par rapport aux hommes et de l'infériorité des Noirs par rapport aux Blancs, les mêmes soi-disant scientifiques qui ont prôné la stérilisation des indigentes et voué Juifs et Tziganes à l'assassinat méthodique. Vous avez raison, le sexisme est la matrice de toutes les dominations. Et nous comprenons que vous teniez tant à sa perpétuation. Il faut fracturer l'humanité comme la terre. C'est dans les os brisés qu'on trouve la moelle, c'est de la terre éventrée qu'on extrait les matières premières, de l'humanité rompue qu'on tire le plus de richesses. Et en échange de cette terreur directe ou larvée, menace de mort, menace de viol, en échange de cette guerre infinie, quoi ? Des téléphones portables, trois cents chaînes de télévision, des voitures qui roulent toutes seules, des godasses à bas prix, des monceaux de cadavres en barquette fraîcheur, la lumière à tous les étages et de la pornographie gratuite, avec, en prime, au bout du bout, la terre exténuée, la mort des océans, le ciel privé d'étoiles ? C'est bien mal payer nos souffrances. C'est bien mal payer et c'est pour ça que c'est fini, que c'est le début de la fin, de la vôtre. On a beaucoup mieux à faire, à vivre, à croire. Sur ce, Vendredi, si tu as terminé la vaisselle, est-ce que tu pourrais assurer la défense de ces messieurs ?

*Vendredi paraît.*

VENDREDI. – Oui, oui. Oui, oui... Mais bon, je ne sais pas trop quoi dire, franchement. Je suis un homme, c'est vrai, et je me connais quelques-uns des défauts de mon sexe, mais de là à jouer le rôle du défenseur de ces zigotos, bon, bof. Déjà, tout à l'heure, surveillant, je trouvais ça moyen, limite sexiste, « Tu es un homme, tu vas faire les gros bras », hmm. Du coup, si j'ai un argument en faveur des accusés, ce serait peut-être celui-ci. On attend des garçons qu'ils se comportent en garçons, c'est-à-dire en petites brutes compétitives, égoïstes et féroces, et c'est organisé comme ça dès le début de leur existence, dans les familles, mais aussi, et surtout, à l'école et dans la rue, et quand je dis la rue, je

pense à tous les lieux publics, des entrées d'immeubles aux plus hauts postes de direction en passant par les terrains de sport et le conseil des ministres. À douze ans, pour un garçon, question développement émotionnel, c'est plié, il a déjà son lot de triomphes et d'humiliations. Il sait l'essentiel, comment on fait les enfants et grosso modo quelle position il peut espérer occuper dans la hiérarchie, chef, sous-chef, sous-sous-chef ou bien larbin. Pour le reste, apprendre un métier, neurochirurgien ou peintre en bâtiment, ça ne change pas la donne. Bon, je force un peu le trait pour les besoins de la plaidoirie, mais dans le fond, c'est ça. Donc, mesdames et mesdames les jurées, mesdames et mesdames les juges, ce ne sont pas hommes qui se présentent aujourd'hui devant votre tribunal, mais des enfants. Voilà. Pour ce que ça vaut et faire valoir ce que de droit, et cætera, et je m'en lave les mains.

JEAN-VINCENT & GÉRARD, à *Vendredi*. – Couille molle !

FRANÇOIS. – C'est une aberration ! A-t-on jamais vu tribunal plus grotesque ?

TRIVELINE. – Silence ! Ou je fais évacuer la salle.

VENDREDI. – Et voilà, encore les gros bras.

TRIVELINE, à *Vendredi*. – Eh oui, désolée. (*Vendredi bâillonne François. À Camille et Rosa.*) Vos réquisitoires ? Rosa ?

ROSA. – Le plus important, c'est qu'ils ne puissent plus nuire à quiconque... Mais je ne vois vraiment pas comment faire.

CAMILLE. – Je suis de l'avis de Rosa. Mais comment faire ? La mort ? Non, non. C'est odieux, c'est bien dans leur manière et ce serait pérenniser leur système...

TRIVELINE. – Bien. Voici ce que je propose. Messieurs, nous allons vous abandonner sur cette île. Vous y trouverez, comme Vendredi et moi, toutes les ressources nécessaires pour subsister. Attention toutefois, elles ne sont pas inépuisables. Avec une autre tempête et un peu de chance, bientôt d'autres naufragés accosteront et, qui sait, peut-être auront-ils une embarcation de sauvetage qui vous permettra de rallier le continent. C'est par là. Assez loin

quand même. Quant à nous, nous partons. Nous allons changer le monde. Si bien que si vous débarquiez un jour à Brest, New York ou La Havane, inutile d'espérer nous chercher des poux dans la tête, cela ne servirait à rien.

VENDREDI. – On s'en va, alors ?

TRIVELINE. – Eh oui. On en aura bien profité.

VENDREDI. – C'est vrai. On va préparer le canot ?

TRIVELINE. – Allons-y.

CAMILLE. – Comme ça ?

ROSA. – Tout simplement ?

TRIVELINE. – Tout se fait toujours comme ça, non ? Tout simplement, comme ça.

ROSA. – Sí, vamos.

CAMILLE. – Adieu, Jean-Vincent. Adieu, beau-papa. Ouf!

ROSA. – Adiós, adiós...

JEAN-VINCENT. – Mais vous ne pouvez pas nous laisser là ! vous ne pouvez pas abandonner des enfants à peine pubères sur une île sauvage ! C'est barbare ! C'est inhumain !

GÉRARD. – Nous sommes attachés ! Nous allons mourir de faim ! Et puis je dois suivre un régime carné de haute intensité, il n'y a que des bananes et des poissons sur cette île !

VENDREDI. – Je vous ai ligotés avec des nœuds de cabestan. Si vous arrêtez de vous débattre comme des andouilles, dans une heure, les nœuds se déferont tous seuls. Pour la viande, si vous en avez besoin, il y a une machette quelque part au fond de la cabane, ça peut être utile. En revanche, pour les proies, il va falloir faire preuve d'imagination. La courte-paille, ça ne marche pas mal. (*Aux femmes.*) Allez, allez, on se presse, il faut profiter de la marée.

GÉRARD. – Non, mais...

JEAN-VINCENT. – Ils s'en vont... Ils s'en vont vraiment !

GÉRARD. – Rosa! Rosa!

JEAN-VINCENT. – Camille, Camille, reviens! Je te pardonne! Je te jure, je te pardonne!

*Triveline, Vendredi, Camille et Rosa sortent. Un temps.*

GÉRARD & JEAN-VINCENT. – Bande de couilles molles!



## ÉPILOGUE

### À BÂBORD !

TRIVELINE, ROSA, CAMILLE, VENDREDI (ET LES BÉBÉS BONO-BOS).

*À bord du canot de sauvetage.*

CAMILLE. – Dites, Triveline...

TRIVELINE. – Oui ?

CAMILLE. – Vous parliez de changer le monde, mais ça va être un peu compliqué, non ? Je veux dire, il faut des moyens pour ça, vous ne pensez pas ?

TRIVELINE. – Hmm. J'ai un début de solution, je crois.

CAMILLE. – Ah ?

TRIVELINE. – Oui. Je ne vous en dis pas trop pour le moment, mais, de peur que je n'oublie, si vous voulez bien retenir ces chiffres... 0-32-18-1189.

CAMILLE. – 0-32-18... ?

ROSA. – 1189... ?

TRIVELINE. – Ça peut nous aider. Mais nous verrons ça en temps et en heure.

CAMILLE. – Ah ? Bon.

ROSA, à *Camille*. – À propos de changer le monde, madame...

CAMILLE. – Oui, Rosa ?

ROSA. – À l'avenir, s'il était possible que vous me vouvoyiez ou que je vous tutoie, ce serait bien.

CAMILLE. – Comment ? Mais, Rosa, pourquoi ? Enfin, oui, si tu veux, bien sûr, mais je ne comprends pas...

ROSA. – L'égalité des sexes, c'est important pour toutes les femmes. Si vous l'obtenez en faisant accomplir à des femmes pauvres et racisées les tâches domestiques dont vous ne voulez plus, vous ne faites que déplacer le problème.

CAMILLE. – Ah, mais ça n'a rien à voir, Rosa, rien. Tu te trompes.

ROSA. – On se tutoie, alors ?

CAMILLE. – Oui, oui, si vous voulez.

ROSA. – Ça a tout à voir, Camille, tout. Et je vais te dire, on ne changera pas le monde si on ne change pas ça aussi. Ça surtout.

CAMILLE. – Je ne suis pas d'accord, Rosa, pas d'accord du tout.

ROSA. – Soit, parlons-en, mais pendant ce temps-là, n'oublie pas de ramer.

*Camille et Rosa discutent vivement de façon indistincte de leur côté du canot.*

VENDREDI, à Triveline. – Bon, on va par où ?

TRIVELINE. – Il n'y a pas la mer, en Suisse ?

VENDREDI. – Aux dernières nouvelles, non.

TRIVELINE. – Dans l'idée, il faudrait s'en rapprocher.

VENDREDI. – À gauche, alors ?

TRIVELINE. – C'est ça, à gauche. Toujours plus à gauche. À gauche toute.



DA4P

